A8542

238 GALERIE dramatique ou acteurs et actrices célèbres qui se sont illustrés sur les trois grands théâtres de la Capitale. Paris, veuve Hocquart, 1809, 2 vol in-16 br. *60 portraits gravés en taille-douce et coloriés.* [illegible] »

239 GAUDREAU Histoire de Vaugi[illegible]

Extrait d'un catalogue de 1879. A cette année le prix était de 100 fr.



GALERIE DRAMATIQUE.

SE TROUVE AUSSI:

Chez MM. { Delaunay, Palais-Royal, galerie de bois, n.° 243.
Favre, même galerie, n.° 263.



Le Kain.

GALERIE DRAMATIQUE,

OU

Acteurs et Actrices célèbres qui se sont illustrés sur les trois grands Théâtres de Paris :

ORNÉE DE SOIXANTE PORTRAITS.

PAR J.-G. SAINT-SAUVEUR.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez Madame veuve HOCQUART, Libraire, rue de l'Éperon, n.° 6.

1809.

AVANT-PROPOS.

Le nécrologe des Acteurs célèbres doit exciter la curiosité des Amateurs du Théâtre. On veut savoir quels furent les premiers succès et les triomphes des grands Artistes qui sur la scène ont acquis une gloire immortelle. On désire avoir des détails sur leur enfance, sur leur éducation, sur leurs progrès et sur les moyens dont ils se servirent pour captiver un public connaisseur, et commander l'éloge. On aime à contempler les traits du grand Acteur qui n'est plus, et de l'Actrice aimable qui fut trop tôt ravie aux Muses, aux Grâces et aux Beaux-Arts. Cette collection de portraits souvent visitée, produirait toujours une

nouvelle sensation. Ce qui ne fut point entrepris jusqu'à nous, nous osons l'essayer aujourd'hui. Avec confiance, nous présentons au public cette Galerie qui doit, à plus d'un titre, intéresser les Artistes qui se plairont à la consulter. Ils y trouveront les portraits des grands Acteurs qui, sur les trois Théâtres de la Capitale, ont cueilli les palmes de la Gloire. *Ces portraits ont été copiés fidèlement d'après les tableaux et les gravures des meilleurs peintres et graveurs qui furent les contemporains de ces personnages célèbres, et qui se firent un devoir de transmettre leurs traits à la postérité* (*). Dans des notices exactes, nous

---

(*) Quant au développement des costumes théâtrals, nous devons de la reconnaissance à M. Martinet,

nous sommes attachés à narrer avec brièveté l'historique de leur vie et de leurs travaux dramatiques.

Artistes, vous à qui *Melpomène* et *Thalie* doivent aujourd'hui leurs plus beaux succès, vous qui dans les départemens cherchez des modèles pour vous former dans cet art si difficile, vous daignerez feuilleter les pages de ce livre consacré à la gloire de ceux qui vous ont précédés dans la carrière. Il pourra peut-être vous être utile et vous faire aimer cette

---

libraire, cul-de-sac du Coq-St-Honoré. Il s'occupe d'une manière intéressante de cette partie. Il est déjà possesseur d'une collection précieuse qu'il augmente tous les jours, et qui ne laisse rien à désirer, en faisant connaître à la fois et l'acteur et le costume qu'il prend pour jouer son rôle.

noble profession qui sert à l'instruction et à l'amusement des peuples policés.

Les siècles des Arts ont toujours vu paraître de grands Acteurs. Sous le règne de *Périclès* et sous celui d'*Auguste*, le Théâtre eut ses grands hommes. *Léon X*, quoique Pontife, vit la muse scénique donner à Rome une gloire nouvelle; et sous *Louis XIV*, le double laurier fut cueilli par les Artistes les plus illustres. Nous n'avons point à regretter d'aussi beaux jours. Tous les genres de gloire sont le patrimoine du siècle de ce Prince immortel qui maîtrise le Destin et commande à la Fortune. Le laurier du talent croît tous les jours sur nos grands Théâtres. *Talma* et *Raucourt*, tragiques par excellence, agitent le poignard de *Melpomène*, qu'ils rendent plus terrible

encore. *Duchesnois* rappelle les triomphes de *Champmeslé*. *Contat* prête de nouveaux charmes à *Thalie*. *Fleury* nous offre les grâces de *Belcour* et la belle diction de *Molé*. *Lafond*, dans le genre noble, s'élève souvent à la hauteur de *Lekain*. *Baptiste*, *Damas*, *St.-Phal*, *St.-Prix*; M.mes *Mézeray*, *Bourgoing*, *Mars* et *Volney*, cultivant avec succès *Melpomène* et *Thalie*, se disputent tour à tour la gloire et l'honneur de plaire au public. *Dugazon* nous conserve le souvenir de l'antique tradition. Les Théâtres lyriques possèdent aussi des Artistes célèbres. On ne saurait trop accorder d'éloges à *Laïs*, le premier chanteur de l'Europe; à *Lainez*, acteur tragique du Théâtre des Arts; à mesdames *Maillard* et *Branchu*, que leurs talens placent au

premier rang; à *Elleviou*, que les Grâces et la Muse lyrique ont pris pour leur favori; et enfin à tous ces Artistes, héritiers des talens et du zèle des grands maîtres qui les ont précédés, et que la mort nous a ravis.

Mais lorsque les grands acteurs qui ont cessé de vivre reçoivent notre hommage, pourquoi laisserions-nous dans l'oubli ces beaux talens qui existent encore, que leur modestie dérobe à nos applaudissemens et qui languissent dans la retraite lorsqu'ils pourraient encore cueillir des lauriers. On n'a pas oublié qu'il y a peu de jours que la célèbre mademoiselle Contat était encore adorée sur la scène; que madame Saint-Aubin était délicieuse; que mademoiselle Fleury fixait les applaudissemens, et que madame Dugazon recevait l'hommage de tout Paris en-

chanté, etc. Pourquoi l'éloge ne viendrait-il pas les chercher ? pourquoi ne pas parler de leurs talens et ne pas les offrir encore pour modèles aux acteurs à venir? Le temps présent doit-il attendre les siècles futurs pour acquitter sa dette, et le grand nombre d'amateurs qui nous environne pourroit-il se refuser à soutenir un ouvrage qui s'est chargé de leur reconnaissance ? non : le public sans doute applaudira à nos efforts et le succès de notre ouvrage fera connaître combien il était désiré.

Théâtre Français.



Mlle Lecouvreur.

ACTEURS

ET ACTRICES CÉLÈBRES.

Mlle LECOUVREUR.

CORNEILLE avait agrandi la scène et communiqué son ame aux héros de l'antique *Rome*. *Racine* avait fait répandre de douces larmes ; *Crébillon* avait glacé d'épouvante et d'effroi le spectateur étonné. Pour achever le triomphe de Melpomène, il fallait une actrice digne de représenter les rôles des grands tragiques que cette muse avait formés. La nature donna le jour à Adrienne *Lecouvreur*, qu'elle combla de ses bienfaits. Cette célèbre actrice naquit à Fismes en Champagne, en 1690. Elle était à peine sortie de l'enfance, que *Melpomène* et *Thalie* prétendirent l'une et l'autre se l'approprier ; le succès couronna leurs efforts, et la scène française eut bientôt une grande actrice faite pour cueillir ce double laurier

réservé aux artistes dramatiques. *Adrienne Lecouvreur* avait une ame brûlante, elle était faite pour sentir et pour peindre les grandes passions ; elle semblait particulièrement destinée à jouer les personnages des pièces de *Crébillon*. Elle fit aussi ses débuts par le rôle d'*Electre* dans la tragédie de ce nom ; c'était le vendredi 14 mai 1717 : elle fut reçue, dès le même mois, pour les premiers rôles tragiques et comiques. La supériorité de son talent la fit triompher de toutes ses rivales, et lui fit obtenir des éloges et des couronnes. *Adrienne Lecouvreur* a laissé un nom immortel : M. de Voltaire a fait son éloge, et plusieurs poëtes ont par leurs chants célébré son beau talent et perpétué le souvenir de ses succès. Sa carrière fut de courte durée ; Mlle *Lecouvreur* mourut à l'âge de 40 ans, le lundi 20 mars 1730 : elle avait joué, pour la dernière fois, le mardi 14 du même mois de mars.

GRANDVAL.

Pierre Racot de Grandval débuta au Théâtre français le 19 novembre 1729, dans la tragédie oubliée d'*Andronic*. Il était âgé de 18 ans, et joua,

Théâtre Français.



P. Grandval.

jusqu'à la retraite de *Dufresne*, les jeunes premiers et seconds rôles dans le tragique, les seconds rôles d'amoureux et de petits-maîtres dans le comique. Ce qui distingua *Grandval*, ce fut particulièrement ce bon ton qu'il est si difficile d'acquérir, et qui veut, pour réussir, une excellente éducation et la fréquentation de la bonne société. Il était l'idole du public dans le haut comique ; mais il était prodigieux dans la tragédie, parce qu'il avait beaucoup de noblesse, de chaleur et de pathétique. Personne n'avait jamais été plus applaudi dans les rôles de *Manlius*, de *Nicomède*, de *Nérestan*, d'*Orbassan*, de *Coucy* et de *César* dans Rome sauvée, etc. Il remplissait ces rôles avec une intelligence, une chaleur, une noblesse rares, et qui lui ont mérité le titre de *grand comédien*.

Grandval, de son temps, eut peu de rivaux quant à la partie de l'intelligence, et s'il n'avait pas eu un grassayement un peu fort, auquel il fallait s'accoutumer, surtout dans le tragique, il aurait été le modèle le plus parfait dans les deux genres. Il avait quitté le théâtre avec toute sa gloire, mais la modicité de sa fortune l'obligea d'y remonter quelques années après. Lorsqu'il reparut, il débuta par le *Misantrope*, qu'il joua avec une perfection dont le

parterre qui s'était renouvelé depuis sa retraite, n'avait jamais eu l'idée : l'admiration et les applaudissemens furent à leur comble. Mais *Grandval* avait contre lui ces petits hommes qui, malgré les talens qui leur sont personnels, ne peuvent souffrir ceux de leurs camarades, qu'ils traitent sans ménagement, et contre lesquels ils suscitent des cabales qui malheureusement ne réussissent que trop souvent. Il eut beaucoup à souffrir, il éprouva toute sorte de désagrémens ; la haine que lui portèrent ses rivaux fut au point qu'un jour, jouant d'une manière supérieure, de l'avis des vrais connaisseurs, le rôle de *Monteze* dans *Alzire*, il fut hué par des gens apostés et salariés par l'envie et la jalousie. *Grandval*, naturellement fier, fut indigné et quitta sur-le-champ le théâtre, dont il avait si long-tems fait les délices. Il se consola de cette disgrace si peu méritée, au sein de l'amour et de l'amitié. Il mourut, à Paris, le 24 septembre 1784, emportant avec lui les regrets des gens de lettres, et de tous ceux qui l'avaient connu.



Mlle Dangeville.

Mlle DANGEVILLE.

Les *Servantes de Molière* ont une grande renommée; mais les *Soubrettes de Marivaux* plairont encore long-tems à côté d'elles. Elle appelle le plaisir, cette charmante *Soubrette* qui porte dans des rôles comiques cette franche gaîté qui part du cœur, et qui n'appartient qu'à un naturel très-heureux : le rire se place sur son front, et l'esprit sur ses lèvres. Autour de la soubrette aimable voltigent tour-à-tour l'esprit, l'enjouement, la raison et la folie. La *Servante de Molière* est la fleur des champs; simple, toujours naïve, elle est franche jusqu'à l'indiscrétion, et le plus souvent maligne sans intention. La *Soubrette de Marivaux* est la fleur des parterres; elle en a toute la parure et tout le parfum. Les saillies, les bons mots, les espiégleries sont les produits de son imagination riante, vive et gaie; qu'elle attaque ou qu'elle se défende, l'esprit, la raison et la malignité sont les armes dont elle se sert : elle plaît, elle enchante, elle maîtrise le parterre, elle obtient tous les éloges. Tel fut le pouvoir de Mlle *Dangeville*, qui réunissait les graces à la gaîté, qui fut à la fois spirituelle et jolie. Marie-Anne Botot *Dan-*

geville, fille d'Antoine-François Botot *Dangeville* et de Christine *Desmares*, débuta sur la scène française, le samedi 28 janvier 1730, par le rôle de *Lisette* dans la comédie du *Médisant*. Elle fut reçue dans la troupe des comédiens du Roi, par ordre du 5 mars suivant, y remplit d'une manière étonnante les rôles de soubrette et plusieurs autres caractères, qui lui méritèrent les applaudissemens unanimes d'un public connaisseur.

Mlle *Dangeville* a laissé un nom immortel: elle est placée la première parmi les Soubrettes: *Dorat* l'a célébrée. Nommer *Dangeville*, c'est rappeler une actrice rare, que les graces, l'esprit et l'enjouement avaient formée avec délices. Mlle *Dangeville* fut quelque tems l'ornement de la scène française, se retira de bonne heure du théâtre, et mourut en 1795, universellement regrettée.

AUGÉ.

Il est plus difficile qu'on ne pense de conserver ce bon ton de comédie, cette décence, cette vérité que les connaisseurs exigent dans les rôles comiques. Un



Auger.

acteur qui connaît son art, qui est convaincu qu'il peut être aimable et captiver la multitude, en mettant dans ses rôles cette gaîté décente et ce vrai comique qui naît tantôt des situations et tantôt du dialogue, n'a point recours aux grimaces, aux gestes trop libres, aux mots hasardés et aux mauvaises plaisanteries. *Augé* était bien pénétré de ces grandes vérités lorsqu'il triomphait sur la scène et qu'il jouait les rôles de la *haute-livrée.* C'est là qu'il se montrait aussi éloigné du maintien d'un homme du monde, que des manières trop familières d'un homme du peuple. Avec son masque, les valets de *Molière* et de *Marivaux*, ceux de *Regnard* et de *Destouches* eurent leur physionomie, leur jeu et leur gaîté toujours dignes de la scène française. *Augé* se rappelait toujours en jouant les comiques, que le valet d'un homme de qualité, quoique relégué dans l'antichambre, a souvent occasion de converser avec son maître ; qu'il pénètre quelquefois jusque dans le boudoir des belles, et qu'il doit avoir emprunté quelque chose de ce bon ton, de ces usages du grand monde, qu'il imite à sa manière, et qui font qu'il parle et agit près de *Célimène* et d'*Araminthe*, tout autrement que lorsqu'il converse avec *Lisette* ou *Marton*. *Augé* avait cette gaîté franche qui

s'allie à la rondeur, à la bonhomie; il avait cette finesse qui provient de l'amabilité de l'esprit, et cette intelligence qui annonce le raisonnement de l'art. Il avait encore le talent si rare de produire beaucoup d'effet avec très-peu de gestes; il avait l'œil du comédien et connaissait parfaitement le pouvoir du regard dans les rôles comiques. Ses mouvemens n'étaient jamais brusques, incertains, abandonnés; tout avait sa vérité, sa justesse; il semblait, en un mot, être l'original de tous ses rôles.

Quand cet acteur se trouvait sur la scène avec *Préville*, le public satisfait ne savait auquel de ces deux grands acteurs il devait donner la préférence. Pendant quelque tems *Augé* fut la consolation de *Thalie ;* après avoir brillé par des talens aimables, la mort vint mettre un terme à ses succès en 1783.

Mlle SILVIA.

Benozzi-Zanetta-Rose, connue au Théâtre italien, sous le nom de Mlle *Silvia*, naquit à Toulouse. Elle fut destinée au théâtre dès son enfance, et reçut l'éducation nécessaire pour paraître sur la scène avec

Théâtre de l'Opéra comique.

Mlle. Silvia.

succès. Après avoir obtenu de vifs applaudissemens sur plusieurs théâtres de province, elle vint à Paris, où elle fut appelée par Mgr le duc d'Orléans, régent, et débuta sur le Théâtre de l'Académie royale de musique, le 18 mai 1716, par un rôle de seconde amoureuse. On fut enchanté de son jeu, on rendit justice à son mérite naissant, et elle fut couverte d'applaudissemens. De jour en jour l'aimable *Silvia* développa des talens qui furent long-tems chers au public : ce fut dans les pièces de *Marivaux* qu'elle fit connaître jusqu'à quel degré elle était excellente.

Mlle *Silvia* fut regardée comme une actrice inimitable, par le caractère qu'elle donna à tous les rôles dont elle fut chargée : tous les vrais connaisseurs s'empressèrent de rendre hommage à ce beau talent. Elle était belle et faite pour plaire comme femme et comme actrice ; elle sut constamment se rendre chère à ses camarades et au public. Après s'être fait long-tems admirer sur le Théâtre italien, elle se retira dans la patrie de Joseph *Baletti*, qu'elle épousa en 1720.

BIANCOLELLI.

Le *Pierrot*, dans la comédie italienne, est un caractère niais, souvent il est bête à faire pitié, et ses espiégleries sont d'une mal-adresse qui ne peut s'expliquer. Arlequin est niais par malice, c'est un chat qui ruse et donne le coup de patte en regardant de côté. Pierrot est né pour être dupe, il est sot par instinct, et ne fait que gesticuler pour faire rire. Arlequin est laid, bien laid, mais il a des graces, de la légéreté, des intentions fines, des attitudes aimables et drôles; enfin il a de l'esprit jusqu'au bout de sa batte, jusqu'au bout de la queue de lapin qui orne son chapeau. Pierrot est tout sec et tout blême, il a de longs bras, des jambes plus longues encore, il sautille au lieu de marcher, et le rire le plus bête interrompt mal-adroitement le discours niais qu'il s'applaudit encore de faire entendre. Arlequin est gourmand avec délices, il savoure le parmesan et le macaroni. Pierrot est glouton, il est sot, même en mangeant le pâté de volaille et les biscuits de Colombine. Arlequin est le malin page du grand Seigneur; Pierrot est le garçon de cuisine qui jase avec le perroquet et tance le chien de basse-cour. Il faut



Biancolelli.

cependant quelque talent pour jouer le rôle de Pierrot, et pour faire valoir un niais toujours mistifié, toujours bafoué, qui sort de la nature, et dont l'original ne se trouve nulle part. Pour un vrai comédien il n'y a point de difficultés, et le rôle de *Pierrot* a trouvé des acteurs qui lui ont fait une réputation. Parmi eux, on distingue, d'une manière éminente, *Pierre-François* BIANCOLELLI, connu sous le nom de *Dominique*, et fils du célèbre Dominique (l'Arlequin), qui fut si long-tems le soutien de l'ancienne troupe italienne. Il était né à Paris en 1681. On avait pris soin de son éducation; il fit toutes ses études au collége des Jésuites; mais dans l'âge des passions il vit la comédie, et un penchant irrésistible l'entraîna vers le théâtre.

Après avoir parcouru long-temps la province, et obtenu les plus grands succès, il vint à Paris, et débuta à la Comédie italienne le 12 octobre 1717. Il joua le rôle de Pierrot dans la pièce de la *Force du naturel*. Il fut très-applaudi, et le plus brillant succès couronna ses efforts. — Il devint l'acteur à la mode. — Tout Paris voulut le voir, et tout Paris rendit hommage aux talens de cet estimable acteur. *Biancolelli* représenta encore nombre de caractères, entr'autres celui de Trivelin, rôle dans lequel il ex-

cellait ; on lui vit jouer aussi dans une pièce nouvelle, le rôle d'une danseuse de l'Opéra, avec beaucoup de finesse et de graces. Une maladie inflammatoire, contre laquelle on ne put trouver de remèdes, le conduisit au tombeau le 18 avril 1734, âgé de 53 ans. Bon père, bon ami, il fut généralement regretté.

Mme FAVART.

Tour-à-tour les Muses de la danse, de la musique et de la comédie ont acquis des droits sur l'aimable actrice dont nous aimons aujourd'hui à rappeler les vertus et les talens. *Marie-Justine-Benoîte Cabaret du Ronceray*, était née à Avignon le 15 juin 1727. Dès sa tendre jeunesse elle annonça les talens qu'elle devait avoir dans un âge plus avancé. — Après avoir couru long-tems la province, où plus d'un triomphe fut la récompense de ses travaux, elle vint à Paris, et débuta au Théâtre italien le 5 avril 1749. — En 1745 elle avait épousé M. *Favart*, pour lors directeur de l'Académie royale de musique. — Elle joua d'une manière brillante dans l'acte des *Débuts, l'Actrice débutante*, ensuite le rôle de



Mme Favart.

Marianne dans la comédie de l'*Epreuve*, et dans dans le ballet qui suivit les deux pièces. Malgré les grands succès qu'elle obtenait tous les jours, Madame *Favart* ne fut reçue, à part entière, qu'en 1752, par la retraite de Mlle *Flaminia Riccoboni*.

Madame *Favart*, par ses graces, son enjouement et son esprit, sut embellir tous les rôles qui lui furent confiés. Son jeu était agréable et piquant; elle rendait avec une vérité surprenante tous les rôles et tous les caractères; soubrettes, amoureuses, tout lui devenait convenable; en un mot, elle se multipliait à l'infini, et l'on était étonné de lui voir jouer le même jour, dans quatre pièces différentes, des rôles entièrement opposés : elle imitait parfaitement les différens idiomes et dialectes; elle savait prendre le ton et le caractère qui convenaient aux personnages qu'elle représentait.

Avant elle les actrices qui représentaient des soubrettes, des paysannes, paraissaient avec de grands paniers, des diamans et des gants. Dans *Bastienne*, elle mit un habit de laine, tel que les villageoises le portent, une chevelure plate, une simple croix d'or, les bras nus et des sabots : elle fut la première qui observa ce costume trop négligé jusqu'alors. Dans la comédie des *Sultanes*, on la vit revêtue des véri-

tables habits des dames turques ; ils avaient été faits à Constantinople avec les étoffes du pays.

Madame *Favart*, à des talens rares joignait une ame sensible, une probité sûre, une générosité peu commune, une imagination riante, une gaîté à toute épreuve et une douce philosophie : elle eut toutes les qualités d'une femme aimable et d'un homme instruit. Ceux qui venaient de la voir charmante sur la scène, la retrouvaient encore plus aimable au sein de sa famille.

Vers la fin de 1771, Mme *Favart* fut attaquée d'une maladie très-douloureuse. Sa patience et son enjouement n'en furent point altérés ; elle consolait son époux et ses amis ; elle fit son épitaphe et la mit en musique. Un jour, après un moment de crise, les premiers mots qu'elle fit entendre furent les noms de quelques indigens dont elle avait soin, et à qui elle prodiguait des secours. Le 21 avril 1772, elle rendit le dernier soupir dans les bras d'un époux inconsolable : ses amis versèrent des pleurs, et le public la regretta sincèrement. Madame *Favart* a fait, en société, plusieurs pièces de théâtre, qui la plupart ont obtenu le plus brillant succès.

CARLIN.

Rome emprunta *des Grecs* leur théâtre, leurs acteurs et le masque dont ces derniers se servaient. *Plaute* et *Térence* avaient succédé à *Ménandre*, et sous les *Empereurs Romains*, le Théâtre latin jouissait encore d'une grande renommée. Avec la décadence des lettres et des beaux-arts, dans les siècles des disputes théologiques, des riens difficiles, de l'ignorance et des préjugés, le theâtre fut proscrit, oublié, mais les ouvrages des comiques furent conservés, et lorsqu'un beau jour reparut pour les talens, *Rome* encore une fois leur prêta un asile, et voulut rendre un honneur particulier à la muse de la Comédie. On feuilleta les ouvrages des grands maîtres qui n'étaient plus. On emprunta le costume des siècles passés et le masque des comiques anciens. Mais le tems qui détruit tout, avait détruit les modèles. Le Théâtre italien habilla ses personnages, et leur prêta des masques nouveaux. Nous eûmes la physionomie des Pierrots, des Pantalons et des ARLEQUINS... On forma des acteurs, et l'Italie eut un nouveau *théâtre*.

Parmi les caractères intéressans que nous offre la

scène italienne, on a distingué l'*Arlequin* qui, pour être parfait, devait avoir de *Dominique* la finesse, l'amabilité; de *Thomassin* le jeu si gracieux; de *Carlin* la bonhomie, l'aplomb et la manière originale. Mais où trouver cet *Arlequin?* lorsque *Carlin* n'est plus, qui peut se glorifier d'avoir hérité de son masque? Comment imiter le jeu de celui qui ajoutait au langage traînant, à la lourdeur des formes, la vraie simplicité et la bonhomie du caractère, au comique du personnage? Comment imiter celui qui, dans un corps replet, offrait l'agilité du chat, et la dextérité du singe, qui était à la fois niais et ingénieux, malin et bon, joyeux et pleureur. Tel fut Charles-Antoine Bertinazzi (dit *Carlin*), à qui nous adressons quelques faibles éloges dictés par l'admiration et les regrets. On a essayé vainement d'imiter cet excellent artiste: la tradition conservée du jeu de *Carlin* fait le désespoir de tous ceux qui ont essayé de marcher sur les traces du premier des *Arlequins* balourds. La balourdise de *Carlin* était précieuse; ce n'était pas la lourdeur, l'embarras, la mal-adresse d'un corps réplet; c'était une aimable rondeur qui ajoutait à la bonhomie du personnage, et lui permettait de faire valoir cette bonne simplicité et le ton de franchise qui dénotaient son caractère.



Carlin.

Aimables chats, les *Arlequins* de nos jours sont de petits espiègles ; ils ont plus d'esprit que les *Scapins* qui les trompent et donnent aux *Gilles* un air *bête* qui fait souvent pitié. Ces modernes Arlequins sont de vrais petits-maîtres. Il n'est plus qu'un vœu : on voudrait voir reparaître *Carlin* et son jeu original; on voudrait cet *Arlequin* toujours spirituel quoique simple , toujours adroit, toujours leste ; qui se rit des obstacles ; surmonte les difficultés ; emprunte les costumes et le caractère de tous ceux qu'il représente ; s'habille et se déshabille en un clin d'œil ; paraît et disparaît, seconde les talens du machiniste ; étonne, plaît ; fait à son gré rire et pleurer ; laisse peu de chose à faire aax acteurs qui jouent avec lui ; anime leur jeu ; leur indique les réparties, et les fait des personnages dignes de s'approcher de lui.

Carlin Bertinazzi, né à *Turin* en 1710 , fut destiné dès l'enfance à la profession des armes ; il avait reçu une éducation soignée. Les exercices du corps dans lesquels il avait fait des progrès rapides, lui servirent de ressources, lorsqu'après la mort de son père , officier au service du roi de Sardaigne, il se vit exposé à toutes les rigueurs de la fortune. Il parcourut long-tems l'Italie, donnant des leçons d'es-

crime et de danse; il fut toujours accueilli partout avec la distinction que méritaient ses talens, les charmes de son esprit et l'honnêteté de ses mœurs : mais la comédie était pour lui une passion dominante, et toutes ses vues se tournaient vers le théâtre. Il rencontra à Bologne un de ces heureux hasards qui décident souvent du destin de toute la vie. Un acteur chargé du rôle d'Arlequin, dans une pièce qui avait beaucoup de succès, s'étant brouillé avec le directeur du spectacle, s'évada sans le prévenir, et le laissa dans l'embarras. *Carlin* prit sa place, joua sans être connu, réussit, ne se découvrit à personne, et continua de donner ses leçons : mais il ne put se cacher long-tems; ses écoliers le devinèrent; à la quatrième représentation, tout le public fut dans la confidence; il remplaça les plaisirs de *l'incognito*, par celui d'être applaudi pour lui-même, et de voir s'accroître chaque jour sa réputation naissante.

La mort de *Thomassin* ayant laissé sans Arlequin la troupe italienne établie à Paris, *Carlin* fut un de ceux qui vint briguer l'emploi de cet acteur, que l'on craignait alors de ne pouvoir remplacer; il parut et effaça tous ses concurrens; il fit ses débuts dans une pièce italienne en prose et en trois actes, intitulée *Arlequin muet par crainte*. C'était le

jeudi 10 avril 1741, lorsque les comédiens italiens firent l'ouverture de leur théâtre. Cet acteur n'avait alors que 28 ans.

Bertinazzi continua de représenter, et toujours avec le même succès, de sorte qu'il fut reçu dans la troupe au mois d'août 1742. *Carlin* dut à *l'Italie* ses premiers succès, et ses triomphes à la *France*. Malgré son accent étranger, il donnait un nouveau charme à la langue française. Il se montra *Arlequin* parfait dans les vingt-six *Infortunes d'Arlequin*, dans *l'Esprit follet*, dans la *Dame Invisible*, dans *Coraline magicienne*, dans le *Prince de Salerne*, dans *Arlequin enfant, statue et perroquet*, etc.

Dans les dernières années de sa vie les arlequins de *Florian* avaient comme renouvelé son talent; on ne cessait de l'aimer, de l'admirer et de l'applaudir dans les *deux Billets*, les *Jumeaux de Bergame* et le *Bon Ménage*. Dans tous ces rôles nouveaux il répandit la bonté, la candeur et la sensibilité de son ame. Le 7 septembre 1783, il fut enlevé à l'amitié, à ses camarades, au théâtre : la mort vint le frapper au milieu de ses triomphes. Il avait plus de soixante-treize ans, et jouait la comédie depuis plus de quarante.

Carlin eut les qualités du cœur et de l'esprit, il

fut bon ami, bon camarade ; sa gaîté était douce, sa franchise extrême et sa probité intacte. Il avait des connaissances, et cultivait avec fruit les arts d'agrément. Confiant et serviable à l'excès, il fut souvent payé d'ingratitude et de perfidie, ce qui lui faisait dire, en se plaignant avec sa bonhomie ordinaire ; « Je crois qu'il n'y a que moi de parfaitement honnête homme. »

Carlin fut le plus célèbre des Arlequins, et le plus digne de servir de modèle à ses successeurs ; mais malheureusement son masque, son talent et le genre qu'il avait embrassé, sont descendus avec lui dans la tombe.

Mlle GAUSSIN.

Marie-Madelaine *Gaussin* fut une de ces grandes actrices qui se fit un nom immortel par la sensibilité de son ame et les graces de son jeu. Elle avait le son de voix de l'amour, et des compagnes de Vénus les charmantes attitudes. Elle était belle, et les poëtes qui l'ont chantée, l'appelaient dans leurs vers, *belle Gaussin*. Cette délicieuse actrice avait une intelligence très-fine : elle jouait les principaux rôles de son em-



Mlle Gaussin.

ploi avec un naturel, une supériorité, un charme qu'il n'a pas toujours été possible à ses rivaux d'atteindre : elle prononçait très-souvent dans le rôle *d'Alzire* toutes les nuances du caractère d'une femme née chez un peuple qui vient de sortir des mains de la nature, et que la civilisation n'a point encore égaré. Belle dans tous les rôles, *Gaussin* n'était jamais la même sur la scène. Avec quelle vérité, quel pathéthique elle jouait le rôle *d'Andromaque*, dans les *Troyennes* de *Château-brun !*

Mlle *Gaussin* fut louée par Voltaire, dont le suffrage est d'un grand poids, particulièrement quand il s'agit du talent des acteurs et des actrices.

Cette excellente actrice avait débuté à la Comédie française, le samedi 28 avril 1730, par le rôle de *Junie* dans *Britannicus*. Elle fut reçue, le lundi 6 août suivant, pour les premiers rôles tragiques et comiques dans lesquels elle fut toujours applaudie. Mlle *Gaussin* mourut à Paris, en 1795, après avoir fait long-tems les délices de la scène française.

VERONÈSE.

C'est un caractère bien gai que celui du Pantalon de la Comédie italienne. Quoique vieux et cacochyme, Pantalon veut être le gardien et le défenseur de sa fille ou de sa pupille, dont l'amour, secondé par l'audace des Scapins attaque vivement le cœur. Avec sa barbe, son long nez, il offre une plaisante caricature : il a presque toujours sa dague à la main : sa robe noire et traînante lui donne une gravité que lui fait perdre facilement la colère. Ses gestes, sa démarche, ses menaces, ses caresses, ses courses et son repos sont parfaitement comiques. Il est presque toujours en scène avec l'Arlequin qui ne cherche qu'à le tromper : les débats, les discours et les gestes de ces deux acteurs produisent l'effet le plus plaisant : rien n'est si drôle que de voir ces deux têtes dont le jeu de *physionomie* est d'une gaîté piquante. Un bon Pantalon ne peut prendre pour modèles, ni les Géronte de la bonne comédie, ni les père Cassandre de la parade: il faut qu'il joigne au bas-comique certaines qualités que le haut comique exige: il faut qu'il soit toujours le Pantalon qui traîne les mots en parlant, et qui dans tous ses mouvemens



Veronése.

est toujours comique. Charles VERONÈSE dont nous nous occupons dans cette Notice, fut un de ces Pantalons qui fit les délices du Théâtre italien, et qui vint à Paris recevoir les éloges dus à ses talens. Il était originaire de Venise. A l'âge de quarante-deux ans, il débuta à Paris au Théâtre italien le 6 mai 1744. Il joua avec beaucoup de talent dans le *Double Mariage d'Arlequin*: il fut reçu l'année suivante, et remplit constamment, au gré du public, l'emploi par lequel il avait débuté. Charles *Veronèse* a composé pour le Théâtre italien un grand nombre de canevas qui ont presque tous obtenu le plus grand succès.

Mlle SAINT-HUBERTI.

Lorsque Mlle *St.-Huberti* parut sur le théâtre de l'Académie impériale de musique, elle opéra une révolution dans l'art du chant: on n'avait pas encore vu d'exemple d'une déclamation aussi touchante et d'une sensibilité aussi attrayante : on dut à la flexibilité de sa voix une nouvelle volupté. Elle n'avait point cependant, comme Mlle *Arnoult*, une de ces figures heureuses qui flattent et intéressent au

premier aspect ; elle n'avait pas non plus une de ces tailles sveltes, élancées, souples et majestueuses qui impriment de la dignité ; elle n'avait pas enfin cette réunion d'avantages extérieurs qui semblent placer l'actrice sur la ligne où marche le rôle qu'elle représente. Elle dut à la nature et à l'art toutes les qualités faites pour plaire et pour entraîner. De l'esprit, de l'intelligence, de la raison, de la sensibilité, une connaissance très-étendue du théâtre et de ses effets, distinguaient cette charmante actrice.

Mlle. *St.-Huberti* avait approfondi tous les personnages dont elle remplissait les rôles : elle en avait saisi le caractère, et motivait toujours de la manière la plus vraie, l'expression des sentimens qu'elle voulait peindre. Le foyer de son talent était dans son cœur. Elle savait donner à sa figure la physionomie convenable au personnage qu'elle représentait; à sa taille, la noblesse, l'élégance et la majesté ; à ses gestes, tour-à-tour de l'énergie, de la fierté ou une mollesse gracieuse. Mlle *St.-Huberti* eut le courage de combattre et de surmonter les défauts de la nature. Elle dut ses triomphes aux travaux incroyables auxquels elle se livra. C'est dans le rôle de la sensible *Iphygénie* qu'elle fut toujours noble sans apprêt, et sublime avec simplicité. Que de nuances différentes



Mlle Saint-Huberti.

elle savait mettre dans les rôles de *Didon*, de *Pénélope*, et généralement dans tous ceux qui lui furent confiés. Personne ne sut plus à propos varier et modifier son talent. Cette grande actrice n'avait pu s'identifier ainsi avec ses rôles, sans émouvoir ses sens d'une manière extraordinaire. Un instant on craignit qu'elle n'éprouvât quelque dérangement dans ses idées. On lui conseilla de quitter le théâtre. Alors elle abandonna une carrière qu'elle parcourait avec tant d'honneur, tant de distinction, et se consola de cette privation au sein de l'amour et de l'hymen.

Elle est actuellement résidente en Allemagne.

LEKAIN.

L'Angleterre s'enorgueillit encore d'avoir produit Garrick : lorsqu'il vivait, elle lui prodigua les plus grands éloges ; lorsqu'il fut mort, elle accorda les plus grands honneurs à sa cendre, à sa mémoire. Qu'aurait donc fait l'Angleterre si, comme la France, elle eût donné le jour à *Lekain*.

Henri-Louis *Lekain* était fils d'un orfèvre. Dès ses plus jeunes ans il se sentit maîtrisé par l'amour de

la gloire et par le noble desir d'acquérir un nom illustre dans la carrière du théâtre. Il eut pour Mecène, et même pour ami, *Arouet de Voltaire.*

C'est lui qui avait guidé ses premiers pas, et qui lui avait donné ses premières leçons sur son théâtre qu'il avait formé rue Traversière, et sur lequel il essayait quelquefois ses pièces. Cet excellent juge ne tarda pas à démêler le talent véritable au milieu de toutes les fautes de l'inexpérience. Il donna à *Lekain* de nombreux avis, et pour s'assurer mieux de ses progrès, il le logea dans sa maison. Le jeune élève y joua d'une manière étonnante plusieurs rôles, et entr'autres, ceux de *Seïde* et de *Mahomet.*

Quelque tems après M. de Voltaire obtint à ce grand acteur son ordre de début ; il passait alors par *Compiègne*, pour aller à *Berlin.* Cet acteur sublime parut, pour la première fois, sur le Théâtre français en 1750, et débuta par le rôle de *Titus*, dans la tragédie de *Brutus.*

Le début de *Lekain* produisit un enthousiasme réel parmi les connaisseurs. L'envie voulut envain agiter ses serpens odieux, il terrassa l'envie par son beau talent. Toujours applaudi sur la scène, il opposa constamment la protection du parterre aux cabales des foyers, aux critiques des premières loges

et aux écrits des Aristarques du tems. *Ses amis*, *ses ennemis* couraient le voir de toute part; dès qu'il paraissait sur la scène, les battemens de mains ne finissaient pas. Ce fut aux suffrages de Louis XV qu'il dut son ordre de réception. Le prince avait un esprit juste et un goût naturel. On avait essayé de prévenir le monarque contre *Lekain*. Après la représentation, *Louis* étonné qu'on parlât si mal de cet acteur : « Il m'a fait pleurer, dit-il, moi qui ne pleure guère. » Il fut reçu sur ce mot.

Ce grand acteur donna aux ouvrages de *Corneille*, plus de grandeur et de fierté, à ceux de *Racine*, plus de cette sensibilité touchante qui va jusqu'à l'ame; mais c'est pour son maître et son bienfaiteur, pour *Arouët de Voltaire*, qu'il fit les plus nobles efforts, et qu'il obtint les plus beaux triomphes. C'est dans *Brutus* qu'il avait paru sur la scène; c'est dans *Adélaïde du Guesclin* qu'il joua pour la dernière fois. Ainsi les premiers essais et les derniers efforts de son talent furent pour M. de *Voltaire*. Ce grand poëte ne vit jamais sur le Théâtre français le sublime acteur, son *bien-aimé*. *Lekain* n'avait paru sur le théâtre que quelques jours après le départ de son maître pour la *Prusse*. Au moment où M. de *Voltaire*, âgé de 84 ans, absent depuis près de trente

ans, rentrait à *Paris*, on lui annonça que *Lekain* venait de descendre dans la tombe.

Lekain avait les talens du grand acteur. Il porta l'art de la déclamation à un degré d'énergie et de chaleur inconnu auparavant. Ce sentiment profond, cette expression si frappante de toutes les passions fut son talent particulier. Il lui fallut pour réussir, vaincre bien des difficultés. On lui reprocha, lorsqu'il parut, les défauts de la figure et de la voix. Il s'accoutuma à donner à sa physionomie et à ses traits une expression vive et marquée, qui en faisait disparaître les désagrémens.

Lekain sut dompter son organe naturellement un peu lourd, et le plier à la facilité du débit nécessaire dans les momens tranquilles; car dès que son rôle le permettait, sa voix en se passionnant devenait intéressante, et portait au fond de l'ame les accens de l'amour malheureux, de la vengeance, de la jalousie, de la fureur, du désespoir; ce n'était ni des cris secs, ni des hurlemens odieux; c'étaient de ces cris déchirans que la douleur arrête au passage, et qui ne vont que plus avant dans le cœur.

Il sut créer de nouveau ses rôles, et s'ouvrir une nouvelle carrière. Il associa la nature à l'art, et exprima toutes les passions avec une étonnante vérité.



Théâtre Français,



Mme Vestris.

Le feu sombre et terrible de ses regards, ce grand caractère imprimé sur son front, la contraction de tous ses muscles, le tremblement de ses lèvres, le renversement de ses traits, tout annonçait un cœur trop plein qui avait besoin de se répandre. Toujours il lui fallait quelque tems pour se remettre lorsqu'il quittait la scène. Il fut le premier qui prit les véritables habits de costume; il les dessinait tous lui-même.

Ce grand acteur avait un sens droit, une ame belle. Son caractère était quelquefois gai, mais plus souvent mélancolique. Il était adoré du public. Quand on annonça au théâtre la nouvelle de sa mort, toute la salle retentit d'un cri de douleur auquel succéda un morne silence.

Mme VESTRIS.

Rose-Françoise Vestris, sœur de M. *Dugazon*, avait débuté à la Comédie française, le 15 décembre 1758, par le rôle d'*Aménaïde* dans la tragédie de *Tancrède*; elle continua ses débuts par les rôles d'*Ariane* et d'*Idamé*; obtint le succès le plus flat-

teur, et parut avec un égal applaudissement dans les premiers rôles de la comédie. Elle était encore très-jeune, qu'elle fut chargée de soutenir la gloire de *Melpomène* à l'instant où la célèbre *Clairon* et l'immortelle *Dumesnil* venaient de quitter la scène. Ses débuts avaient été si heureux, elle avait montré des talens si précieux dans la tragédie et dans la comédie, qu'elle fut reçue à la grande satisfaction du public et de ses camarades.

Madame *Vestris*, après avoir prouvé qu'elle pouvait s'acquitter également bien du premier emploi dans les deux genres, abandonna *Thalie* pour *Melpomène*. *Lekain* qui avait présagé ses succès, s'était fait un vrai plaisir de la former et de lui donner des leçons. Elle avait les qualités physiques et morales qui sont nécessaires pour faire une excellente actrice; sa physionomie était séduisante et noble; son action était imposante et facile; elle avait cet esprit qui s'applique à tout, qui embellit tout, et qui franchit toutes les difficultés: en un mot elle avait de la beauté, elle avait des talens. Ayant eu à soutenir le premier emploi de la tragédie, la diversité des caractères qu'elle mit sur la scène, et les rôles qu'elle a créés, ont prouvé l'étendue de ses connaissances et de ses moyens dramatiques. Celui d'*Eléonore* du roi

Lear, de *Pauline* dans *Polyeucte*, de *Jeanne de Naples*; enfin le rôle de *Gabrielle de Vergy* ont fait voir au public qu'elle avait fait une étude profonde de son art.

Cette actrice avait encore créé plusieurs rôles qui ont fait connoître ses talens de la manière la plus avantageuse. Celui de *Frédegonde* dans la tragédie de *Macbeth*, où par la terreur qu'elle inspira, elle fut digne d'être placée à côté de Mme *Sidon*, si fameuse en Angleterre, dans le même rôle et dans la même scène. Mme *Vestris* parcourut une longue carrière. Toujours fidelle à *Melpomène*, elle ne voulut point quitter la scène dans cet âge que celles qui l'avaient devancée n'osèrent attendre. Si elle n'eut point alors ce beau talent qui avait fait sa réputation, elle conserva toujours sur la scène la décence et la dignité. Elle n'abandonna *Melpomène* qu'en descendant dans la tombe où l'entraîna une longue maladie.

BRIZARD.

Celui qui sur la scène tragique remplissait les rôles qui demandaient une figure vénérable, un organe flatteur, de la majesté; celui qui prêtait son ame et ses traits à *Lusignan*, à *Alvarès*, à *Zopire*; qui possédait tout l'instinct de son art, et qui toujours, lorsque son jeu s'animait, était sublime; en un mot, un de nos plus grands acteurs, fut enlevé à la société et à ses amis le 30 janvier 1790. Jean-Baptiste *Brizard*, ou *Britard*, était né à Orléans le 7 avril 1721, de parens honnêtes, qu'il eut le malheur de perdre à dix ans. Amené à Paris dans la famille de sa mère, il y continua ses études déjà commencées. Peu de tems après, un goût décidé pour la peinture le conduisit chez le fameux *Carle-Vanloo*. Ses progrès furent si rapides, que dans sa quinzième année, il se trouva en état de concourir pour le grand prix. Mais il vit le théâtre, et n'eut plus d'autre desir que celui de se faire un nom sur la scène française. Après avoir joué avec succès les premiers rôles tragiques en province, il vint briller dans la

14



Brizart.

Capitale et choisit l'emploi des Pères-Nobles. On attribue ce choix à l'anecdote suivante : — Il voyageait un jour sur le Rhône : tout-à-coup il faillit périr, la barque qu'il montait ayant été entraînée sous le Pont du St-Esprit par le cours rapide des eaux. Sa frayeur fut si grande, que le lendemain à son réveil il s'apperçut que tous ses cheveux avaient blanchi. Cet événement lui fit quitter les rôles de Jeunes-Premiers, et prendre ceux de Roi et de Père, dans lesquels il devint inimitable. — La beauté de son jeu, la noblesse de son physique, son air vénérable, ses cheveux blancs, et la sensibilité profonde dont son ame était douée, lui concilièrent tous les suffrages. Il jouissait encore de l'estime publique comme citoyen. — *Voltaire* fut couronné par *Brizard*, le jour de la première représentation d'*Irène*, lorsque ce grand poëte vint à Paris pour terminer sa carrière et recevoir les honneurs du triomphe. Dans le moment où l'acteur posait la couronne, Voltaire se retourna et lui dit : « Monsieur, vous me faites regretter la vie ! » vous m'avez fait voir dans votre rôle des beautés, » qu'en le faisant je n'avais pas apperçues. » — Le Roi de Danemarck dit un jour à *Brizard* : « On voit » bien que vous n'étudiez pas vos rôles dans une » glace. » — *Brizard* était toujours si bien à ses

rôles, qu'un jour le feu prit aux plumes de son casque : le public qui s'en apperçut se troubla, et l'avertit du danger qu'il courait : *Brizard*, sans se déconcerter, ôta avec dignité son casque enflammé, le remit tranquillement à son confident et continua la scène avec le même sang-froid. — Le jour de sa retraite du théâtre, un homme d'un très-grand mérite monta dans la loge de *Brizard* avec son fils, et dit à ce dernier : « Embrassez Monsieur, c'est aujourd'hui » que nous perdons un homme dont les vertus ont » surpassé les talens. »

Brizard fut un bon citoyen. Le jour de sa mort fut un jour de deuil pour ses amis, et le Théâtre français ferma le jour de son convoi. M. Ducis fit son épitaphe : elle était digne du poëte tragique qui exprimait ses regrets avec l'éloquence du sentiment et de l'amitié.

Mlle CLAIRON.

Tude, (Hippolyte-Claire de la) dite Clairon, actrice célèbre au Théâtre français, née vers 1722, reçut le jour d'une bourgeoise pauvre, faible et bornée. Dès l'enfance, abandonnée à elle-même, occupée des ouvrages de son sexe, pour lesquels elle avait de

15

Théâtre Français.



Mlle. Clairon.

l'horreur, elle semblait ne devoir fournir qu'une carrière commune et malheureuse; mais un jour elle vit la jeune *Dangeville* prendre sa leçon de danse : elle sentit qu'elle avait une ame, et que des talens pouvaient lui ouvrir la route du bonheur. L'amour des beaux-arts maîtrisa toutes ses facultés : elle acquit dès ce moment toutes les qualités de son sexe. Bientôt elle s'apperçut que les beaux-arts sont frères; elle sut qu'il existait à Paris un Théâtre lyrique et un Théâtre français. Elle y vint.

Deshaies, acteur de la Comédie italienne la prit en amitié, la présenta à ses camarades, et lui prescrivit ce qu'elle devait apprendre. On obtint son ordre de début, et Mlle Clairon parut sur le théâtre de la Comédie italienne, n'ayant pas encore 12 ans accomplis : c'était le 8 janvier 1736. Elle joua dans la comédie de l'*Isle des Esclaves,* le rôle dominant de soubrette, qu'elle rendit avec une extrême intelligence; elle fut très-applaudie : ses succès lui suscitèrent des ennemis, elle se vit obligée de chercher un emploi en province. Mais bientôt elle reçut un ordre du roi pour venir chanter à l'Opéra de Paris. L'étendue de sa voix, qui était prodigieuse, lui procura un brillant succès, surtout dans le rôle de *Vénus,* tragédie lyrique d'*Hésione*. Elle passa ensuite à la Comédie

française pour doubler Mlle *Dangeville*. Son emploi principal jusqu'alors était celui des Soubrettes ; mais *Sarrasin* qui l'avait vu jouer quelques rôles tragiques, particulièrement celui d'*Ériphile*, lui ayant prédit qu'elle serait un jour la ressource du Théâtre, elle se livra toute entière à l'étude de la déclamation tragique : bientôt elle surmonta toutes les difficultés, et demanda la permission de débuter par le rôle de *Phèdre*, le triomphe de Mlle *Dumesnil*. Malgré l'étonnement des comédiens, et la plus forte opposition, elle obtint ce qu'elle demandait, et parut dans le rôle de *Phèdre*, vers la fin de l'année 1743.

Le charme de sa voix, la régularité de ses gestes, le beau jeu de sa physionomie, sa déclamation vive et passionnée lui méritèrent tous les suffrages. On reconnut en elle ce beau talent qui sur la scène française allait paraître avec éclat, et pouvait disputer la palme du talent avec celles qui l'avaient devancée dans la carrière. Chaque nouveau rôle qu'elle joua fut pour elle un triomphe nouveau. Elle dut aux tragédies de *Corneille*, de *Racine*, et de *Crébillon* ses premiers succès. *Voltaire* lui dut une partie de sa gloire : aussi il lui écrivait en lui dédiant Zulime; « Cette tragédie vous appartient, Mademoiselle, vous » l'avez fait supporter au Théâtre. Les talens, comme

» les vertus, ont un avantage assez unique, c'est » celui de ressusciter les morts.. Les vraies passions » sont faites pour la scène, et personne n'a été » plus digne que vous de les inspirer. » Cette excellente actrice devait faire, pour les Français, ce que Miss Bellamy, actrice renommée de Londres, avait fait pour les Anglais. Elle a rempli les vœux des amis des arts, en donnant à ses contemporains les réflexions que l'étude lui avait suggérées sur l'art théâtral.

Mlle Clairon, pénétrée de la dignité de ses fonctions et de l'importance de l'état du comédien, voulut faire lever cette excommunication dont l'Eglise catholique frappait indistinctement les acteurs et les actrices. Elle eut tout le courage et la fermeté qu'exigeait une pareille entreprise.

Après avoir vu ses vœux exaucés, l'état du comédien honoré, les talens protégés, et l'acteur rendu à la société, cette célèbre actrice mourut au mois de pluviôse an 11, universellement regrettée. Elle conserva jusqu'au dernier soupir le souvenir des preuves d'estime que lui avait données la nation française.

PRÉVILLE.

Pierre-Louis-Dubus Préville embrassa, jeune encore, la profession de comédien; il exerça ses talens sur divers théâtres de province. Celui de Lyon jouit une année entière de la supériorité naissante de cet acteur, qui devait un jour paraître avec éclat sur le même théâtre où Molière avait fait jouer sa première comédie en 1653. Après un siècle révolu, Préville rendit tous les attraits de la nouveauté aux ouvrages du grand auteur comique, par la gaîté, la vivacité, l'heureux naturel et la finesse qu'il réunissait dans plusieurs rôles, particulièrement dans le valet *de l'Étourdi*, l'un des caractères les plus difficiles et les plus brillans de la comédie.

Mais avant d'obtenir de si beaux succès, M. *Préville* dut se former à l'école de l'expérience, et c'est la nature seule qu'il se plut à consulter. Docile aux conseils des connaisseurs, il profita de leurs sages avis. Il jouait la comédie sur le théâtre de *Rouen*, où il était généralement aimé; et chaque jour après le spectacle, il était entouré de tout ce qu'il y avait dans la ville d'amateurs distingués, et on l'accablait d'éloges. Un seul homme vêtu d'un



Préville.

habit noir, en perruque nouée, et dont la figure annonçait le commencement de la vieillesse, le regardait avec un sourire de pitié, remuait la tête, haussait les épaules, levait la main droite, qu'il avançait vers lui, en agitant l'*index*, et se retirait. Le jeune acteur prit d'abord cet homme pour un fou. Cependant la constance du vieillard à lui faire tous les soirs les mêmes grimaces, excita sa curiosité; il lui parle et le prie de vouloir bien lui expliquer ce que voulaient dire les signes singuliers qu'il lui adressait. « Monsieur, lui dit le vieillard, qui était un ancien procureur, vous étiez fait pour être un grand comédien; si vous n'y faites pas attention, vous ne serez qu'un saltimbanque. »

Le mot était dur; Préville en rit, puis y réfléchit et voulut savoir pourquoi on le jugeait si sévèrement. Le procureur s'expliqua; il fit sentir au jeune et intéressant acteur, qu'il abusait de son talent pour attirer sur lui les applaudissemens; il lui prouva qu'il négligeait la vérité du débit, l'observation des bienséances; il lui démontra que le succès de ces moyens n'avait qu'un tems, que le talent raisonné et approfondi était une source certaine de triomphes constans et durables: il l'engagea à s'observer, à prendre de l'aplomb, à dédaigner les suffrages de

la multitude, et à ne rechercher que ceux des connaisseurs. Préville se rendit, se laissa guider, se défit peu à peu de ses mauvaises habitudes, posa son talent sur une base dont le goût était le soutien, et devint ce que nous l'avons vu. Préville racontait souvent cette aventure à ses amis et aux jeunes acteurs qui étaient rebelles aux conseils. » Sans ce vieux procureur, disait-il, peut-être n'aurais-je été qu'un acteur de parade.

Préville vint à Paris en 1753, et débuta le jeudi 20 septembre, par le rôle de Crispin dans le *Légataire universel*, un des rôles qui lui fit une grande réputation. Au mois d'octobre de la même année, il avait joué dans le Mercure Galant. La perfection avec laquelle il rendit les cinq rôles, enchanta toute la cour. Dans la *Rissolle*, il était inimitable. On assure que, pour surprendre la nature sur le fait, il se servit d'un grenadier appelé *Montauciel*, dont le caractère vraiment singulier, était digne de fixer l'attention d'un observateur. Avide de tout ce qui tenait à l'exacte représentation de la nature, *Préville* avait fait apprendre le rôle de la *Rissolle* à Montauciel; ensuite il le fit boire, et profita du moment d'ivresse où il l'avait conduit, pour le lui faire répéter. Il y saisit tout ce qui lui était nécessaire,

tout ce qui pouvait s'accorder avec la décence que le théâtre exige.

Préville fut reçu à la Comédie française, le 20 d'octobre 1753. Ce charmant acteur remplaçait *Arnoult Poisson*, qui s'était distingué sur la scène par le naturel, la naïveté de son jeu et l'expression singulièrement comique de sa physionomie. C'était à Préville qu'il appartenait de lui succéder; il devait faire oublier la perte de son prédécesseur aux amateurs éclairés du Théâtre français. Intelligence de la scène, souplesse de talent, justesse d'attitudes, gaîté, graces, naturel, il réunissait tous les dons du véritable comédien. C'est lui qui établit d'une manière neuve le rôle de *Crispin* du *Légataire*. Les rôles de *Fréport* dans *l'Ecossaise*, celui de *Figaro* dans le Barbier de Séville, celui de *Michau* dans la partie de chasse d'Henri IV, furent créés par lui. Les connaisseurs ne voyaient rien au-delà : c'était la perfection.

Préville donna une nouvelle vie aux pièces de *Molière*, qui n'étaient jouées que le jeudi. Par son talent ces représentations devinrent solemnelles. C'est là que *Préville* obtenait ses plus beaux succès, en faisant, pour rajeunir Molière, des efforts toujours applaudis par la raison et le goût. Pendant trente

années il parut sur les théâtres de la cour et de la ville, et toujours avec le même succès. En tout tems, en tous lieux , il portait cette gaîté franche et spirituelle que le bon ton ne pouvait désavouer. Sans jamais être trivial ou burlesque, et sans changer en un mot aucun des caractères de ses rôles, il fut toujours comique et certain d'arracher un sourire à la sagesse et même à la fierté. C'étaient une manière naïve et spirituelle, une action naturelle et animée , une juste mesure dans tous les mouvemens, une physionomie sur laquelle toutes les impressions agréables ou frappantes se produisaient tour-à-tour avec une mobilité sans égale, qui lui facilitaient tous les moyens de plaire à tous les esprits et dans toutes les situations.

Depuis plusieurs années le parterre prévoyait et craignait la retraite de ce grand talent. Elle eut lieu le 15 avril 1786. Il joua le rôle de *Michau*, dans la Partie de chasse d'Henri IV.

Il y avait déjà plusieurs années que Préville avait quitté la scène, lorsque pendant les premières années de la révolution française, le public manifesta le desir de le voir encore une fois dans le rôle de *Crispin* du *Légataire;* il joua, et, quoique dans un âge avancé, il se fit remarquer par la vérité de

son jeu et le comique de ses attitudes : il n'était plus ce qu'il avait été , mais il fut encore assez pour faire sentir quelle perte la Comédie française avait faite. Cet acteur reçu avec enthousiasme par un public éclairé , dut sentir une jouissance bien délicieuse en voyant l'élite d'une nation toujours idolâtre des talens , applaudir et se taire tour-à-tour, pour lui donner par ses suffrages unanimes, une preuve de son admiration , et par son silence , une preuve de ses regrets. Une couronne de laurier lui fut présentée par le parterre. Il mourut en 1799 , laissant après lui une grande renommée , des regrets vifs et profonds , et dans tous les amateurs du théâtre , le desir de voir un grand acteur lui succéder dans les rôles comiques.

Mme PRÉVILLE.

Madelaine-Angélique-Michelle Drouin , épouse de M. Préville, débuta au Théâtre français, le 28 septembre 1753 , et fut reçue le 1er mars 1756. Elle quitta le théâtre le même jour que son époux, que Brizard et Mlle Fannier faisaient leurs adieux à Melpomène, à Thalie. Elle joua dans la partie de *Chasse d'Henri* IV, le rôle de *Catau*.

Mme *Préville* joua les amoureuses dans la comédie, et se rendit très-utile à ses camarades, en se chargeant des rôles de confidentes dans la tragédie, que le vulgaire des acteurs dédaigne, et qui cependant peuvent encore faire un nom à ceux qui en connaissent toute l'importance et toute la dignité. On ne saurait assez croire combien un rôle de confident ou de confidente bien joué électrise le personnage principal de la pièce, et de quel effet il est pour les premiers rôles. Mme Préville mit toute son application et tout son talent à les bien jouer, laissant aux actrices qui devaient lui succéder un exemple utile à suivre et un modèle à imiter. Mais cette actrice réussit mieux encore dans les grandes coquettes, elle y montra l'accord le plus parfait de la décence, de l'esprit et des graces; elle créa, pour ainsi dire, les rôles dont on n'avait pas jusqu'alors saisi toutes les nuances : après avoir encore servi de modèle en ce genre, elle succéda à Mlle *Dumesnil*, dans l'emploi des Mères-Nobles; elle sut présenter de l'intérêt, et fut souvent très-applaudie.

Mme Préville joignait le zèle aux talens et une longue étude de son art à l'estime qu'elle avait d'elle-même, et qu'elle savait inspirer. Elle mourut une année avant son époux en 1798.



M.me Preville.





Bonneval

BONNEVAL.

Moins un rôle est brillant, plus il exige de grands talens. On est déjà certain du succès, lorsque la beauté du rôle, la richesse des costumes, et les avantages que procurent une taille élevée et une figure noble, viennent seconder les élèves de Melpomène ou de Thalie. Mais obtenir de vifs applaudissemens, et mériter tous les suffrages, lorsqu'on est chargé d'un rôle ingrat, que l'on représente un personnage toujours bafoué sur la scène, caricaturé d'une manière bizarre, et dont les traits sont déguisés par un masque de convention, voilà la preuve du vrai talent. Les Grimes, les Pères dans la comédie, les Financiers et les Tuteurs exigent un jeu toujours égal, toujours vrai. Il faut éviter toutes ces mauvaises charges, cette afféterie ou ces manières trop libres qui révoltent : il faut de la rondeur, un jeu naturel, une certaine aisance, et ce ton qui convient au personnage. Le mérite de GIMAT DE BONNEVAL dont nous nous occupons en ce moment, fut d'avoir toujours mis dans son jeu cette vérité, cette bonhomie, cette simplicité qui dénotent le grand acteur. Il avait débuté le dimanche 9 juillet 1741, par le rôle d'*Orgon*

dans le *Tartufe*. Ses premiers essais furent heureux. Le naturel avec lequel il rendait les personnages qui lui étaient confiés, est digne du plus grand éloge. Sa figure jouait sans cesse; elle était naturellement noble, mais il savait la plier sans effort au caractère des personnages qu'il représentait; son jeu muet était plein d'expression; ses yeux, ses gestes, jusque même son silence étaient pleins d'éloquence. Il jouait avec une perfection rare dans le *Consentement forcé*, dans le *Mariage fait et rompu*, dans le *Malade imaginaire*, et le *Géronte* du *Légataire* universel était son triomphe. Le public adopta BONNEVAL, et les comédiens s'empressèrent d'associer à leurs travaux, et de recevoir cet excellent acteur pour les rôles à manteau; c'était au mois de décembre 1742. — BONNEVAL était estimable à tous égards, il était d'un commerce doux et sûr; son cœur était excellent, et c'était lui rendre un service que d'en recevoir de lui : il parlait peu, mais tout ce qu'il disait portait l'empreinte d'un esprit juste et naturellement observateur : il était aimé du public, et estimé de ses camarades. Bon acteur, bon ami, bon citoyen, il parcourut une belle carrière; il se retira du théâtre en 1772, et mourut au mois de février 1783.

Mlle DUMESNIL.

La tragédie fut dès son origine destinée à peindre les passions ; heureuse l'actrice dont l'ame brûlante possède cette sensibilité profonde, cette énergique chaleur, cette impétuosité tragique qui peut exprimer ces mêmes passions : alors la fureur et l'amour fermentent dans son cœur ; son geste est l'éclair et ses yeux lancent le foudre : telle était cette *Dumesnil* qui parut avec tant d'éclat sur la scène française. Elle avait débuté par le rôle de *Clytemnestre*, le 6 août 1737 : elle fut reçue le 8 octobre de la même année. Ses succès furent toujours croissans. Les rôles d'*Athalie*, de *Mérope*, de *Léontine*, de *Phèdre* et d'*Agrippine*, paraissaient avoir été créés pour elle, tant elle se pénétrait dans chacun, de l'esprit, de l'ame et des passions du personnage. Quand elle se livrait à des mouvemens passionnés et terribles, sa voix, ses yeux, ses gestes, sa démarche même étaient de feu. Dans les instans plus calmes en apparence, elle renfermait dans son cœur, avec une dissimulation, ou prudente, ou perfide, de grands crimes ou de grands projets. Qu'elle était énergique dans *Phèdre !* Effrayante dans *Athalie !* et sublime dans

Agrippine; pleine d'intelligence et d'adresse dans *Jocaste*. Le Théâtre français n'avait jamais fait une si belle acquisition, c'était bien une reine tragique qui faisait triompher *Melpomène*, et qui tenait avec énergie son sceptre et son poignard. Mlle *Dumesnil* était d'une taille moyenne, sa tête était bien placée, son œil était expressif, imposant, terrible même ; sa voix était forte et sonore ; sa prononciation pure, et ses gestes étaient expressifs. Pleine de chaleur et de pathétique, rien ne fut plus entraînant, plus touchant qu'elle dans le désordre et le désespoir d'une mère ; elle peignait bien la haine, la jalousie, l'amitié et la vengeance. Après avoir illustré son nom sur la scène, elle ne songea plus qu'à quitter le théâtre, qu'elle abandonna à la clôture de 1776, âgée de plus de 88 ans. Elle vivait tranquillement dans le lieu qu'elle avait choisi pour sa retraite, lorsque la mort vint la surprendre en 1803 : elle descendit au tombeau, emportant avec elle les justes regrets de ses camarades et du public.



Mlle Dumesnil.

M. MOLÉ.

Melpomène et *Thalie* ne peuvent se consoler encore de la perte qu'elles viennent de faire de ce Comédien, qui fut vieux par les années, mais toujours jeune par le talent. *François-René Molé*, qui n'est plus, dont nous voulons parler dans cette Notice, dès l'âge de 19 ans fut accueilli par les Comédiens français, qui prévoyaient déjà que ce jeune homme serait un jour un grand acteur. Il débuta à Paris, pour la première fois, le 7 août 1754, par le rôle de *Britannicus*, dans la tragédie de ce nom, et par celui d'*Olinde* dans *Zénéide*. Déjà on appercevait dans *Molé*, le comédien qui devait un jour parcourir la plus belle carrière. On lui reconnut beaucoup de naturel, mais la faiblesse de sa voix, qui ne pouvait être encore formée, s'opposa à sa réception. *Molé* reparut, pour la seconde fois, le 27 janvier 1760, par le rôle d'*Andronic*, et fut reçu l'année suivante. Tous ses essais lui procurèrent de nouveaux triomphes. Long-tems il joua avec succès, dans la tragédie, les Jeunes-Premiers, à côté de Mlle *Dumesnil*, de Mlle *Clairon*, et de l'immortel *Lekain*. Jouant un jour dans le rôle d'*Arcès* d'*Orphanis*,

il y mit tant de vérité, qu'un spectateur, entraîné par un mouvement involontaire, lorsqu'*Arcès* lève le bras pour frapper sa victime, s'écria avec effroi et d'une voix étouffée: « Ah dieux ! arrêtez, ne frap» pez pas. » La mort de *Bellecour* le chargeant seul du premier emploi comique, il fut obligé de se livrer tout entier au culte de *Thalie. Molière* avait placé les marquis sur la scène, c'était *Molé* à qui il était réservé de les représenter de toutes les façons. La légéreté, l'impétuosité de l'esprit, la violence des passions, la grace de la physionomie, il eut tout en partage : mais il eut, de plus que ses rivaux, la connaissance la plus profonde du grand monde et de l'art de la comédie : il joignit au plus haut degré la candeur de l'homme de bien à l'ironie du petit-maître. Qu'il était sublime dans le *Misantrope !* Dans ce rôle savant et précieux, *Molé*, par sa manière d'envisager et de saisir ce caractère, parut aux connaisseurs avoir surpassé le plus grand nombre de ses prédécesseurs, et se rapprocher mieux de l'intention de *Molière*. Supérieur au tems, l'âge ne servit qu'à développer son heureux naturel, sans lui faire perdre ses graces premières. On aura bien de la peine à retrouver cette aimable légéreté qu'il mettait encore, à 66 ans, dans le rôle du colonel *du Cercle*. A l'égard



Molé.

de la bonhomie qu'il répandait sur le rôle du *Vieux Célibataire*, ce doit être à jamais le désespoir de tous les grands comédiens. Jamais personne n'a possédé une plus grande aisance sur la scène, ne mit autant de vérité dans son débit, et de justesse dans sa diction.

Le nom de *Molé*, doublement uni dans les applaudissemens du parterre à ceux de *Lekain*, de *Préville*, de Mlle d'*Angeville* et de Mlle *Dumesnil*, n'en sera point séparé, et servira d'âge en âge à exciter l'émulation des jeunes comédiens. Entraîné par le goût du moment, obligé de jouer des drames, *Molé* les rendait merveilleux ; il créa le rôle effrayant de *Béverley*.

Il eut pour élèves au Théâtre français, Mlle *Doligny*, Mlle *Fanier* et Mlle *Candeille*. Le choix du Ministre qui le nomma maître de déclamation de l'Ecole de l'*Opéra*, et celui des premiers gentilshommes de la Chambre, qui l'ont chargé en chef de l'Ecole du Théâtre français, sont des témoignages durables de la justice de son siècle, de la vérité de son beau talent, et des effets de l'enthousiasme raisonné du public.

Molé, comme acteur, avait cueilli les palmes du talent ; comme littérateur, il se fit remarquer par des

éloges, des écrits et des dissertations sur son art, *Molé* mourut en 1805. *Melpomène* et *Thalie* prirent le deuil, et chacun s'empressa de payer à ce grand acteur le tribut d'éloges dus à ses talens et à sa mémoire.

Mlle OLIVIER.

Qu'elle est jolie! disait le parterre, en voyant la charmante actrice dont nous voulons aujourd'hui ébaucher le portrait et louer les talens. Pour jouer les rôles de *Mérope*, d'*Athalie*, de *Clytemnestre*, la beauté devient inutile: un air noble et distingué, un jeu profond, un cœur passionné, une action toute de feu, voilà les brillantes qualités qu'exige un public sévère, voilà les charmes qui pour elles captivent tous les cœurs. Mais pour jouer dans *Britannicus* le rôle de *Junie*, celui d'*Agnès* dans l'*Ecole des Maris*, il faut une physionomie, des beaux yeux, une taille élégante : lorsqu'un Monarque qui maîtrise le monde est aux pieds d'une femme, il faut qu'elle soit belle ; il faut qu'elle soit jolie, celle qui fait tourner la tête aux vieillards et aux jeunes gens. Telle était celle qui débuta sur le Théâtre français le 26

Théâtre Français ,



Mlle Olivier .

septembre 1780. Elle fut connue sous le nom de Mlle *Olivier*. Jamais actrice ne convint mieux à l'emploi des Ingénues et des Jeunes-Premières : une taille de nymphe, une figure charmante, une voix faite pour pénétrer le cœur, une sensibilité vraie, un air noble et décent, un front toujours prêt à rougir ; enfin tout ce qui touche, réuni à tout ce qui plaît, faisaient le succès de cette aimable actrice. Comment un jeu raisonné et senti, beaucoup de justesse dans le débit, un abandon naturel dans les morceaux d'expression, auraient-ils manqué leur effet ? Un des rôles difficiles qu'elle jouait avec plus de succès, fut celui d'*Alcmène* dans *Amphitrion*. Elle était décente lorsque son rôle était peu décent ; elle était encore digne de tous les respects, lorsqu'elle était adultère sans le savoir. La *Marquise* dans les *Deux-Nièces ; Rosalie* dans l'*Ecole des Pères*, sont des rôles qui lui firent beaucoup d'honneur ; mais c'est particulièrement dans *Rosalie* du *Séducteur*, et dans le *Joli Page* du *Mariage de Figaro*, qu'elle obtenait tous les suffrages.

Elle triomphait sur la scène, lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge. Aimée du public, chère à ses camarades, précieuse à tous les gens de lettres, tant par son honnêteté que par son talent, elle obtint

le tribut d'éloges qu'elle méritait. On s'empressa de jeter des fleurs sur sa tombe, de célébrer celle à qui Paris enchanté offrait un pur hommage, celle enfin dont les talens, la beauté, la douceur, la jeunesse et les vertus méritaient des autels. Elle mourut en 1787.

MICHU.

La nature le forma pour jouer le *Magnifique*, disait un de nos anciens critiques, en parlant de l'acteur à qui nous consacrons cette Notice. Peut-être qu'il fallait dire que MICHU était l'acteur de la nature dans les rôles de jeunes paysans. Il y réunissait tout ce que l'art peut joindre aux qualités aimables; il était vraiment comédien. *Michu* était modeste, sans prétention et bon camarade. Lorsqu'il pouvait obtenir des applaudissemens unanimes, il semblait ne chercher qu'à faire valoir l'artiste qui paraissait avec lui sur la scène. Soumis aux pieds de sa maîtresse, il avait tout cet extérieur qui fait justifier ce que l'amour peut inspirer à une femme sensible: il était tendre, timide; en un mot c'était un amant tel qu'une fille aimable pourrait le desirer



Michu.

lorsqu'elle est vertueuse et belle. *Michu* joignait le mérite d'être à la fois un homme intéressant par la régularité de sa conduite, et un excellent acteur dans le genre qu'il avait choisi. Dans le *Magnifique*, dans l'*Amant jaloux* on préférait *Clairval*, et on raffolait de *Michu*, dans les pièces où il remplissait le rôle de Colin. Né en 1763, il fut, jeune encore, destiné pour la scène. Une taille svelte, une jolie figure, un son de voix qui portait à l'ame, et ce doux sentiment d'une tendresse pure qui se peignait dans ses yeux, lui présageaient des succès qu'il obtint bientôt, et qui le placèrent au premier rang parmi les acteurs du Théâtre italien. Dans les *Amours de village*, à côté de Mme Dugazon, c'était le plaisir, l'amour et l'ingénuité réunis. Il avait debuté en 1775, et fut reçu la même année. Toutes les pièces nouvelles furent pour lui de nouveaux triomphes. Quoiqu'il eût déjà atteint l'âge d'un homme fait, il produisait toujours de nouvelles illusions, toujours on croyait voir un jeune berger sur la scène. Mais un acteur doué d'une beauté mâle et d'une belle voix, ayant paru sur la Scène italienne, *Michu* qui n'avait encore rien perdu de ses graces, de son talent, mais dont la voix était affaiblie, crut qu'il devait se condamner à la retraite, et abandonner le champ de sa gloire.

Il avait pris cette résolution, il l'exécuta, et les amis de la scène n'eurent plus que des regrets à former. Il vivait tranquillement au sein de l'amitié, de ses enfans chéris et d'une épouse adorée, lorsque la direction du théâtre de Rouen vint à vaquer. Le desir de laisser à sa famille une honnête aisance, l'engagea à se charger de cette direction. Il y avait un peu plus d'une année qu'il administrait, lorsqu'on apprit que des affaires malheureuses lui avaient fait prendre un parti désespéré. Il n'était plus. Un cri de douleur retentit de Rouen à Paris, et le public ne put refuser des larmes à la fin malheureuse d'un acteur honnête homme, bon citoyen, bon père et bon ami.

Mlle JOLY.

Destinée au théâtre dès l'âge le plus tendre, Mlle *Joly* fut élevée à la Comédie française, sous les yeux d'un public éclairé, et par les soins des grands maîtres qui brillaient alors sur la scène. Elle était née à Versailles en 1761. Après avoir joué pendant dix ans à cette excellente école les rôles d'enfant, elle débuta avec le plus grand succès le 1er mai 1780,

Théâtre Français,



Mlle Joly

dans l'emploi difficile des Soubrettes. On remarqua dès lors son organe, son intelligence profonde, le naturel, la grace et la finesse de son jeu; elle joignait encore à tous les dons de la nature cette gaîté piquante qui, avec beaucoup de précision et de mordant, la rendit une des actrices les plus parfaites qui aient paru dans cet emploi au Théâtre français. On la vit quelque tems après ses débuts, plier son talent aux genres les plus opposés. On la vit jouer *Dorine* du *Tartuffe* et *Nanine ; Finette* du *Dissipateur* et *Agnès* de *l'Ecole des femmes*. En 1784, elle joua le rôle de *Constance* dans *Inès*. Une diction toujours pure et correcte lui mérita autant d'applaudissemens que dans l'emploi où ses débuts rappelèrent la finesse et l'intelligence de Mlle *Dangeville*. Mais ses succès les plus flatteurs, elle les obtint dans les *Servantes* de Molière.

On vit avec plus d'étonnement encore cette charmante actrice, en 1790, jouer le rôle d'*Athalie*. Ce ne fut point une vaine ambition qui la portait à cette entreprise, mais le seul desir de rappeler le public à un théâtre dont les circonstances contribuaient alors à l'éloigner. On y vint même avec des intentions peu favorables: cependant on ne put refuser les applaudissemens les plus vifs à la manière

énergique dont elle rendit ce rôle en général, et surtout le songe *d'Athalie*. Elle reparut ensuite avec tous ses avantages naturels, dans le rôle de *Soubrettes*, et ce contraste piquant ne fit qu'ajouter à sa gloire sans rien ôter à sa modestie.

En l'an 5, elle ressentit les premières atteintes de la maladie qui devait terminer ses jours; elle eut une longue convalescence ; malgré sa faiblesse elle reparut encore sur le théâtre , et y joua avec la plus grande perfection la *Soubrette* si difficile du *Dissipateur*. Elle termina sa carrière dramatique par le rôle de la *Fée* de l'*Oracle*. Née avec une étonnante vivacité et la légèreté la plus franche ; douée d'une ame douce, Mlle Joly unissait toutes les qualités du cœur à celles de l'esprit le plus délicat et le mieux cultivé. Elle évita toujours les plaisirs bruyans du monde, et toute entière aux tendres sentimens de la nature et de l'amitié , livrée à l'étude de son art , elle sut créer pour elle le bonheur qu'elle répandait autour de ce qui l'environnait.

Elle mourut à Paris, le 16 floréal de l'an 6, d'une maladie de poitrine qui la ravit aux arts, à ses enfans et à ses amis.

DESESSARTS.

Bonneval avait quitté la scène, et la Comédie française avait besoin d'un acteur qui pût dans l'emploi des financiers et des rôles à manteau, remplacer cet acteur estimable, dont la diction naïve, l'air de bonhomie et l'art de décomposer sa figure, avaient fait la réputation. On chargea *Bellecour* qui allait jouer en province, d'y chercher le successeur de *Bonneval*. *Bellecour* vit jouer *Desessarts*, et ne trouva que lui qui pût remplir les desirs et les vues de ses camarades; il rendit compte de sa mission, et il fut sur-le-champ expédié un ordre à *Desessarts* pour qu'il vînt débuter à Paris. Il tenait alors son emploi à *Marseille*, avec un grand succès. Son début eut lieu sur le premier Théâtre de la capitale le 4 octobre 1772. Il fut reçu le 1er avril suivant.

La ville de *Langres* avait vu naître *Denis-Dechanet*-Desessarts, qui pendant plusieurs années y avait exercé la profession de procureur. Des circonstances particulières le forcèrent d'embrasser l'état de comédien. Il courut la province, où long-temps il chercha l'emploi pour lequel il était destiné; enfin, ayant obtenu des succès dans les financiers et les

Pères, il n'eut plus d'autre soin que de se faire un nom, et d'obtenir les suffrages du public. Il ne borna point son talent à exceller dans les vieillards, qui ne doivent les suffrages de la multitude qu'à leur masque, qu'à une folle gaîté, qu'à la manière comique de se grimer ou d'agir. *Desessarts* voulait être bon comédien, il eut pour réussir du naturel, de la gaîté et tout ce qui est aimable, il fut plaisant, mais vrai, particulièrement dans le rôle de *Lisimon*, du *Glorieux* qu'il avait choisi pour ses débuts. Ce rôle fit sa réputation, et lui valut les applaudissemens des connaisseurs. Toutes les fois qu'il parut dans cette pièce, le public fut à portée de se convaincre combien il savait faire contraster plaisamment les manières brusques et bourgeoises de *Lisimon*, avec le froid orgueil et la morgue insolente du marquis de *Tufier*. — Le rôle du *comte de Bruxhall* dans les Amans généreux; celui de *Bartholo* dans le *Barbier de Séville*, et plusieurs autres soutinrent sa réputation. Acteur, il avait obtenu les suffrages des connaisseurs; citoyen, il mérita l'estime de ses compatriotes : il fut sincèrement attaché à ses amis, à ses parens, et leur rendit des services signalés; tous ceux avec qui il eut des relations, lorsqu'il était *procureur à Langres*, n'eurent qu'à se louer de ses procédés



Desessart.

25



Mme Scio-Messié.

généreux. C'est par ces qualités rares, c'est par une probité sans reproches qu'il rendit son talent encore plus précieux. A l'amitié de ses camarades, à la reconnaissance des amateurs du théâtre, il sut joindre l'estime et la considération publiques qu'il méritait à tant de titres, et qui l'accompagnèrent dans la tombe où il descendit en 1793.

Mme SCIO-MESSIÉ.

Des talens comme actrice et comme cantatrice distinguaient *Mme Scio-Messie.* Née en 1763, elle avait reçu une éducation qui ne pouvait se perfectionner que dans cette grande cité, où les arts sont cultivés avec tant de soin. Elle parut sur différens théâtres de province; quoique jeune elle obtint des applaudissemens. On ne cessait d'admirer sa voix, qui était sonore, éclatante; sa prononciation était parfaite, elle chantait l'ariette *de bravoure* avec un charme inexprimable; elle surmontait toutes les difficultés avec une facilité rare. Pendant quelques années elle fit les délices des théâtres de province; mais enfin elle devait paraître dans des lieux plus propres

à faire valoir les dons qu'elle avait reçus de l'art et de la nature.

Cette actrice fut reçue au Théâtre Feydau en 1792. C'est là qu'elle obtint le triomphe le plus complet. On donnait alors les opéra du célèbre *Le Sueur*, la *Caverne*, le *Télémaque*. Elle joua les premiers rôles dans ces pièces, et produisit le plus grand effet sur la scène, où elle se montra actrice tragique et vraiment cantatrice. Tous les journaux du tems lui donnèrent des éloges. Son nom fut associé à celui de *Le Sueur*; il lui fut permis de cueillir une des branches de lauriers qui ombrageaient le front du célèbre musicien. Le Gouvernement ayant décidé que les deux Théâtres lyriques qui existaient alors à Paris, seraient réunis, Mme *Scio* joua avec le plus grand succès sur le Théâtre de la rue Favart, au milieu de ces actrices, chères au public, et qui avaient fait la réputation de l'Opéra comique. Déjà elle éprouvait les premières atteintes de la maladie cruelle qui devait la ravir aux amis du théâtre : déjà elle avait été obligée de faire de longues absences, lorsque les accidens de sa maladie ayant augmenté, elle succomba au mois d'octobre de l'an 1806.



Dosainville.

DOSAINVILLE.

Les rôles à manteau et les niais à l'Opéra comique ont toujours eu le pouvoir de plaire à la multitude. Il a fallu souvent, pour égayer la scène, amener ces personnages plaisans qui dérident le front du spectateur, et viennent calmer la tristesse qu'inspire le drame dans tous les esprits. On faisait autrefois des opéra comiques, très-comiques; mais les succès inattendus du drame obligèrent les auteurs du Théâtre italien, à quitter le genre gai pour offrir des personnages tristes et des sujets d'opéra plus tristes encore. Cependant on s'apperçut qu'il fallait un peu exciter les ris, et ne pas abandonner tout-à-fait ce genre aimable si cher au public. On multiplia dès-lors les rôles de Niais, on doua les Baillis d'une bêtise achevée, et on vit paraître les personnages qui furent désignés par le nom de *Poltron*, qui de nos jonrs plaisent si fort au public. C'est alors que *Dosainville*, le plaisant *Dosainville*, qui avait joué quelque tems en province, fut appelé à Paris en 1788, pour y faire ses débuts. Il obtint les plus grands succès. Il avait toutes les qualités qu'exigeait son emploi. Avec une figure comique,

Il était très-grand, très-maigre, et lorsqu'il paraissait sur la scène, le rire circulait du parterre dans les loges. On n'a jamais rien vu de si plaisant que *Dosainville* dans le rôle de *Colas* des deux Chasseurs et la Laitière. Il était d'un comique parfait dans *Midas* et dans le rôle du valet du *Secret*. Sa figure, ses gestes, son maintien, tout était comique, et lui méritait les plus vifs applaudissemens. Il fit, pendant plus de douze ans, les délices du parterre du théâtre de l'Opéra comique. Il plaça la gaîté sur la scène, et lui donna une couleur aimable, quoique souvent un peu chargée. Sa manière de se costumer, de se grimer, ses attitudes, le jeu de sa physionomie, son regard, même ses paroles avaient toujours quelque chose de vraiment comique; aussi, il n'avait qu'à paraître pour avoir pour lui tous les rieurs. *Dosainville* mourut à Paris en 1805, laissant *Thalie* et *Momus* inconsolables de sa perte.

Académie Impériale de Musique.

Mlle Armoult.

Mlle ARNOULT.

Aux qualités du cœur et de l'esprit, *Sophie Arnoult*, pensionnaire de l'Académie royale de musique, joignait des talens enchanteurs et des vertus rares. *Dorat*, dans son poëme de la *Déclamation*, célébra ce beau talent, cette voix retentissante dans le fracas des airs, ces sons plaintifs et sourds, et tout l'intérêt qu'inspirait cette grande actrice, lorsqu'elle offrait *Psyché* mourante aux spectateurs attendris. Mais c'est dans le rôle de *Thélaïre* qu'elle faisait verser de douces larmes! Douée du don du pathétique, comme elle était touchante au tombeau de *Castor !* Avec une ame sensible, des traits nobles, les plus beaux yeux, la plus belle voix, des graces, de la taille, elle pouvait jouer et jouait réellement la tragédie sur le théâtre des Arts. *Garrick* voyageait, il fut à l'Opéra, vit Mlle *Arnoult*, et lui donna la préférence sur toutes les autres actrices de son tems. Le rôle d'*Ephise* dans *Dardanus*, celui d'*Iphygénie* en *Aulide* lui méritèrent les éloges des gens de goût. Graces, expressions, naïveté, noblesse, elle réunissait toutes ces qualités à un tel degré, que difficilement elle pourra être remplacée dans les rôles ingénus et sensibles. Son éloge est

encore dans toutes les bouches, et sa mémoire est conservée parmi les vrais amateurs de ce beau spectacle, dont elle fut l'ornement. *Sophie Arnoult* fut douée de beaucoup d'esprit. On connaît ses bons mots et ses reparties fines, et cependant cette aimable fille n'eut jamais d'ennemis. Née sensible et spirituelle, elle se permettait quelques saillies, mais jamais une méchanceté, parce qu'elle n'était ni tracassière, ni haineuse, ni jalouse, ni intrigante. S'étant retirée du théâtre avec toute sa gloire, elle fut encore long-tems chère à la société. Elle mourut en 1802, dans un âge avancé, emportant avec elle les justes regrets des amis des arts, des amateurs du vrai talent, et généralement de tous ceux qui l'avaient connue.

CHASSÉ.

On a vu tour-à-tour, sur le théâtre de l'Académie Impériale de Musique, des chanteurs excellens et de grands acteurs ; mais on a vu rarement le double talent de la déclamation et du chant réunis dans le même sujet. Il y a pour l'acteur lyrique deux difficultés qu'il n'est pas facile de vaincre : *chanter* et *déclamer* à-la-fois. Le goût et l'étude forment ces





Chassé.

deux beaux talens. L'acteur qui nous occupe en ce moment, joignit les dons de l'art à ceux qu'il avait reçus en naissant. *Claude-Louis Dominique* de *Chassé*, *écuyer*, seigneur de *Ponceau*, pensionnaire du Roi et de l'Académie Impériale de Musique, se fit admirer long-tems et très-justement sur le théâtre de l'Opéra, par l'intelligence rare avec laquelle il faisait servir ses connaissances à la perfection de l'art. Son jeu, qui était le plus souvent sublime, l'éleva au rang des plus grands acteurs tragiques. Cet acteur étonnant débuta au mois d'août 1721. Il remplit toujours les premiers rôles avec le plus éclatant succès. Pendant près de quarante ans il fit les délices de la cour et de la ville. On pouvait se glorifier de pareils suffrages. Le Théâtre lyrique étoit alors dans toute sa splendeur, et les grands-maîtres se disputaient l'honneur d'y faire paraître leurs chefs-d'œuvres. *Chassé* se retira du théâtre avec toute sa gloire, et mourut à Paris, le vendredi 27 octobre 1786, âgé de quatre-vingt-huit ans. Il jouissait depuis cinquante ans de l pension de musicien de la Chambre du Roi. Cet acteur adoré du public, fut cher à ses amis et à la société. Au milieu des écueils de son état, il s'était fait une réputation de probité sévère : elle augmentait encore le prix de ses talens.

— Voici ce que *J.-J. Rousseau* a dit de M. *Chassé*, dans son *Dictionnaire de Musique* — « Cet excellent » Pantomime en mettant toujours son art au-dessus » de lui, et s'efforçant toujours d'y exceller, s'est » ainsi mis lui-même fort au-dessus de ses rivaux. » Acteur unique, homme estimable, il laissera l'ad- » miration et les regrets de son talent aux amateurs » de son théâtre, et un souvenir honorable de sa » personne aux honnêtes gens. »

Nous terminerons cette Notice par une anecdote tout-à-fait singulière et peu connue. Un nommé *Fradel*, homme d'affaires et plus encore de plaisir, était fort lié avec *Chassé*. Ce bon *Fradel* avait une fort belle basse-taille, et possédait assez bien le chant pour un amateur. Il ne manquait pas un jour d'Opéra. On remit à ce théâtre la tragédie de *Roland*. *Chassé* fit des miracles dans ce rôle. *Fradel*, enchanté des applaudissemens prodigués à l'acteur, et voulant le copier, entre vîte chez lui après la représentation, saisit la partition de *Lulli;* tombe sur les fureurs de *Roland*, et les chante avec transport. Saisi du plus vif enthousiasme, ayant toujours devant les yeux la sublime manière de *Chassé*, il casse glaces, porcelaines, brise ses meubles et fait un si horrible tapage, que les voisins accourent à ce



Mlle Laguerre..

bruit épouvantable. On frappe à coups redoublés à la porte de la chambre. *Fradel* ouvre, et tombe pamé sur un fauteuil à demi rompu.

Mlle LAGUERRE.

La beauté qui partout est un grand avantage, est surtout un don précieux au théâtre : elle excite l'indulgence, elle sert à conserver la vraisemblance des passions, et souvent à leur donner de l'énergie, parmi les spectateurs et les acteurs. Mlle *Laguerre* eut cet avantage, et donnait un grand prix à sa beauté par l'éclat de ses talens. Une physionomie séduisante et noble, une action imposante, facile, et cet esprit qui s'applique à tout, qui embellit tout, et qui franchit toutes les difficultés, lui méritèrent les plus vifs éloges du public, qui semblait ne devoir jamais cesser de lui savoir gré du zèle qu'elle apporta constamment à remplir les rôles qui lui furent confiés. Une taille avantageuse, une belle voix, une longue et belle chèvelure, des soupirs naturels, un teint pur et des appas que réclame Vénus, formèrent dans cette aimable actrice un heureux accord qui difficilement se rencontre dans la même personne. Dans ses débuts au théâtre de l'Académie Impériale de Musique, elle obtint des applaudissemens qui furent

tels que les prodigua l'enthousiasme. Sa figure, sa voix et ses graces annoncèrent ce que le travail et l'usage du théâtre lui feraient acquérir. Elle fut reçue l'année suivante. — Mais le public s'étant un peu refroidi, fut quelquefois injuste à son égard. Il exigeait des prodiges, et son impatience ne donnait pas le tems à la nouvelle cantatrice de mûrir des succès que son extrême jeunesse rendait très-étonnans, et que l'étude et la réflexion pouvaient seuls rendre durables. Une autre aurait été découragée. Mais Mlle *Laguerre* ne le fut pas. — Reconnaissante des premières bontés du public, elle travailla à les rappeler. Chaque jour elle y acquérait de nouveaux droits, lorsqu'en 1785 elle fut enlevée à la société et aux arts, à la fleur de sa jeunesse.

L'ARRIVÉE.

De tous les arts, l'art dramatique est le plus d if ficile et le plus épineux ; le peintre travaille devant sa toile, il fait, refait, touche et retouche son tableau : le statuaire peut tourner cent et cent fois autour de son bloc, il prend et reprend mille fois le maillet et le ciseau : l'architecte lève ses plans, les dessine, les revoit, les corrige; mais le comédien et le tragédien sont les seuls qui doivent au même instant mettre



Larrivée.



en action, sous les yeux de leurs juges, et l'artiste et l'art. Ils sont jugés le plus sévèrement, et s'ils parviennent au premier degré du talent, à l'instant où ils disparaissent, à l'instant même on les oublie; voilà le comble de l'injustice. — Depuis la perte que l'on a faite à l'Académie Impériale de Musique de M. *L'Arrivée*, on a bien retrouvé quelques-unes de ses grandes qualités dans les acteurs qui lui ont succédé, mais aucun ne les a encore réunies toutes ensemble. Il n'est pas rare de voir débuter des personnes à qui la nature a donné tous les charmes de la figure, tous les avantages de la constitution physique, et qui fondent sur cette réunion de moyens matériels, l'espérance de leurs succès : mais ce qui est infiniment rare, c'est d'y rencontrer des acteurs qui, entraînés par un amour raisonné de la gloire, et par la chaleur de leur génie, y recherchent le tribut d'estime qu'on accorde tôt ou tard aux grands talens. *L'Arrivée* fut du petit nombre de ceux que l'on peut placer dans cette dernière classe. Il était d'une grandeur ordinaire; sa taille était bien prise; sa figure était noble, expressive; le génie étincelait dans ses yeux, et l'ensemble de ses traits avait une mobilité qui communiquait à sa physionomie une énergie active et propre à la peinture des grandes passions. Son chant, son débit étaient purs, motivés et sentis

avec une exactitude, un soin qui annonçaient l'étendue de son intelligence. Un maintien fier, mais facile et souple, un geste énergique et vrai, un coup-d'œil expressif, plein de chaleur, où brillait son ame toute entière, et surtout la parfaite connaissance du caractère de son rôle, telles étaient les grandes et rares qualités qui lui rendaient facile dans tous les personnages qu'il représentait, l'accord du naturel, de l'expression et de la noblesse. Dans *Iphygénie* en *Aulide* il jouait le rôle d'*Agamemnon* avec un art infini; il y produisait le plus grand effet, et jamais on a montré au théâtre des entrailles plus paternelles qu'au moment où il ordonnait la fuite de sa fille; il y mettait une expression si admirable que la salle retentissait toujours des applaudissemens les plus universels. — Après avoir tenu long-tems avec le plus grand succès le premier emploi de basse-taille. M. *L'Arrivée* s'est retiré du théâtre en 1786. Il réunissait le sentiment à la dignité et le zéle aux talens : il avait des qualités difficiles à remplacer. Puissent les amateurs de ce magnifique théâtre ne pas trop long-tems regretter cette perte!

FIN.

ANECDOTES DRAMATIQUES.

Ponteuil, comédien, était ennemi déclaré de son camarade Dancourt, et décriait sans cesse les pièces de ce dernier. Mademoiselle Dancourt lui fit à ce sujet une sortie vigoureuse en pleine assemblée : elle l'appelait *traître à sa compagnie*, lui donnait les noms les plus odieux, et le peignait des couleurs les plus noires. Après qu'elle eut fini le torrent d'injures qu'elle lui disait, et où elle n'avait rien oublié, Ponteuil lui dit avec un grand sang-froid : *Eh bien! mademoiselle, est-ce-là tout? Vous avez beau chercher à me dire toutes les horreurs du monde, vous avez beau faire, vous ne m'appellerez jamais p...n.*

Nicolas-Etienne Lefranc, dit Ponteuil, était fils d'un notaire de Paris : il débuta, le 5 septembre 1701, dans

l'*OEdipe* de Corneille, par le rôle principal. Il mourut à Dreux, le 15 avril 1718, âgé de quarante-quatre ans.

Florent Carton Dancourt naquit à Fontainebleau, le 1.er novembre 1661. Il fut non-seulement grand acteur, surtout dans les rôles de *financier*, mais encore auteur distingué. *Le Chevalier à la mode* passe pour être son chef-d'œuvre. Il quitta le théâtre en 1718, après avoir débuté en 1685, et mourut dans sa terre de Courcelles-le-Roi, en Berry, le 16 décembre 1726, âgé de soixante-cinq ans.

Lekain débuta aux Français, le lundi 14 septembre 1750, dans le rôle de *Titus*, de la tragédie de *Brutus* de M. de Voltaire; il était alors âgé de vingt-trois à vingt-quatre ans. Jusqu'à sa réception, il éprouva beaucoup de déboires qu'il surmonta par beaucoup de talens. — Il ne se déconcertait pas facilement, et l'à-propos était pour lui une chose aisée. L'anecdote suivante nous en fournit la preuve. — Le samedi 27 février 1751, il fut prodigieusement applaudi dans le rôle d'*OEdipe*, qu'il avait joué avec une supériorité rare. Lorsqu'il vint annoncer le spectacle du lendemain, après avoir été demandé à grands cris par le public, il dit : *Messieurs, on*

aura l'homeur....... Il fut interrompu par le parterre, qui lui cria : *Dites : Nous aurons l'honneur.......* Il reprit : *On aura l'honneur.......* Autres clameurs pour lui faire dire : *Nous aurons l'honneur........* Vaincu enfin, il s'avança respectueusement, et dit : *Comme je ne suis pas encore recu, messieurs, je ne puis pas me servir de ce terme; mais par pure obéissance, je dirai donc, messieurs, que demain nous aurons l'honneur de vous donner*, etc. Là dessus la cabale d'applaudir, et de crier qu'il fût reçu. — Ses debuts n'en durèrent pas moins dix-sept mois; ils furent aussi pénibles que brillans, et il ne fut définitivement reçu comédien du roi, que l'année suivante 1752.

Notes à ajouter à l'historique d'Adrienne Lecouvreur.

Adrienne Lecouvreur, fille d'un chapelier de Fisme, petite ville de Champagne, était née en 1695, suivant les dates du chevalier de Mouhy, écrivain qui passe pour inexact, et suivant le *Dictionnaire historique*, elle naquit en 1690. Elle vint à Paris fort jeune, et le comé-

dien Legrand lui donna des leçons. D'abord elle n'osa pas se produire au grand jour; elle se contentait de réciter quelques scènes en société : elle partit ensuite pour Strasbourg; et quand elle se crut assez avancée pour se montrer sur la scène Française, elle revint à Paris, et débuta, le 14 mai 1717, dans le rôle d'*Electre*, de la tragédie de ce nom. Elle traitait parfaitement tous les détails d'un rôle; on oubliait l'actrice, on ne voyait que le personnage qu'elle représentait : elle excellait dans les endroits où il fallait de la finesse, plus que dans ceux où il fallait de la force. On n'a jamais rendu comme elle le premier acte de *Phèdre* et le rôle de *Monime*. Son débit était noble, simple et touchant; elle évitait tout ce qui sentait la déclamation, et mettait tant de dignité dans son jeu, qu'un seigneur étranger la voyant représenter *Elisabeth* dans *le Comte d'Essex*, fut si frappé, qu'il dit : *J'ai vu une reine parmi des comédiens.*

Il s'en fallait de beaucoup qu'elle fût aussi bonne dans la comédie : elle rendait ses rôles avec esprit, intelligence et noblesse; mais il n'y avait pas dans son jeu la vérité, les grâces et le comique que mademoiselle Gaussin mettait dans le sien. — Adrienne Lecouvreur fut très-recherchée des grands : les duchesses se faisaient un plaisir de la voir : on ambitionnait l'avantage de sou-

per chez elle. — Le maréchal de Saxe fut le plus fervent de ses adorateurs, et l'actrice paya ses hommages par un trait de générosité dont on a conservé avec raison le souvenir. Le maréchal était en Courlande, dont il venait d'être nommé duc; il écrivit à son amie de lui procurer un secours d'argent. La belle Adrienne ne s'adressa à personne, elle vendit son argenterie, ses diamans, et lui en envoya le prix qui se montait à 40,000 livres. — Malgré ce trait de générosité, et bien d'autres que l'on pourrait citer, mademoiselle Lecouvreur eut des ennemis, parce qu'elle avait beaucoup de talens. Les mauvais plaisans l'appelaient la Couleuvre, surnom odieux qu'elle ne méritait pas. Ses amis la vengèrent, et elle en eut parmi les premiers poëtes de la nation. Voltaire a célébré ses charmes et ses talens. Il lui disait :

Sans aucuns soins, sans étude, sans fard,
Des passions vous fûtes l'interprète;
O de l'Amour adorable sujette!
N'oubliez point le secret de votre art!

Jamais peut-être le Théâtre-Français n'aura une meilleure soubrette que l'était mademoiselle Dangeville;

et ce qui surprendra beaucoup de personnes, c'est qu'elle avait annoncé un talent presque décidé pour la tragédie. — Elle était à la fois vive, légère, spirituelle et jolie : elle débuta en 1730, elle avait quatorze ans; se retira en 1763, son talent était encore dans toute sa force; et mourut en 1795. — Elle fut chantée par nombre de poëtes estimables. Dorat a dit d'elle :

Il me semble la voir, l'œil brillant de gaîté,
Parler, agir, marcher avec légèreté;
Piquante sans apprêt, et vive sans grimace,
A chaque mouvement acquérir une grâce;
Sourire, s'exprimer, se taire avec esprit,
Joindre le jeu muet à l'éclair du débit,
Nuancer tous ses tons, varier sa figure,
Rendre l'art naturel, et parer la nature.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Depuis le commencement de la régence, jusqu'au milieu du règne de Louis XV, et jusqu'à nos jours, les costumes de théâtre ont subi beaucoup de variations. On les a débarrassés de ce qu'ils avaient de trop volumineux, de trop lourd, et de trop inutile; enfin on leur a donné de la dignité, en les débarrassant de l'énorme fatras d'ajustemens dont ils étaient entourés, et tels
~~~~~~~~~~~~~~~~

qu'ils ont été portés pendant long-temps par Grandval, Belcour et Molé. Un des plus lourds désagrémens c'était la perruque ; elle ensevelissait la tête, la surchargeait, nuisait au jeu de la physionomie, et c'était principalement au théâtre qu'elle était insupportable, et par son poids, et par la transpiration qu'elle occasionnait. Ceci nous rappelle une anecdote qui trouvera ici sa place tout naturellement.

Au plus fort de l'été, on représentait *Mithridate* sur le théâtre de Lille en Flandres. L'acteur chargé de ce rôle était un homme gros et court, appelé Ducormier. Son accoutrement heroïque, surmonté d'une énorme perruque, l'échauffait tellement, que toutes les fois qu'il sortait de la scène, il quittait sa perruque, et couvrait sa tête d'un petit bonnet blanc, qu'il portait en attendant la réplique qui devait le rappeler sur le théâtre. La tragédie avait fait grand plaisir jusqu'à la scène où le *roi de Pont* vient chercher *Monime* pour la conduire aux autels. Ducormier donnait des ordres à quelques gardes qui devaient l'accompagner dans son entrée ; il entend sa réplique, oublie sa perruque, et paraît avec son bonnet blanc. Il parle, des éclats de rire redoublés l'interrompent : il lève les épaules, et continue; nouveaux éclats de l'assemblée. *Monime* étouffait son rire

sous le mouchoir destiné à recevoir les larmes que lui commandait son rôle. Ducormier s'en aperçoit, et s'écrie avec une noble indignation : *Mademoiselle, cela est bien indécent! — Indécent!* répond l'actrice, *c'est vous qui l'êtes avec votre bonnet de nuit.* Mithridate, qui tenait son grand chapeau à la main droite, porte la gauche à sa tête, reconnaît sa distraction, s'avance, et dit respectueusement au public : *Messieurs, pardon, s'il vous plaît; je vois à présent que c'est moi qui suis un sot.* Le public, ou n'entendit pas bien ce que cette excuse avait d'équivoque, ou était de trop bonne humeur pour s'en fâcher; il applaudit. Ducormier sortit, puis reparut avec sa perruque.

Clairval, qui fut un acteur célèbre au théâtre de l'Opéra-Comique, était un très-bel homme. Son talent était rare, il n'en fallait pas davantage pour devenir la coqueluche de toutes les belles. — Il avait le défaut du jeu porté à un tel point, qu'il aurait joué, comme on dit, sa chemise. — Il perdit dans une nuit 30,000 liv. au jeu de la *belle*. On racontait l'aventure dans une société; un plaisant s'écria aussitôt : *Oh! il n'y a pas de mal qu'une nuit lui soit cruelle.*

Depuis long-temps Clairval avait des intelligences secrètes avec une dame du plus haut rang (madame de Stainville). — Le mari ayant été instruit d'un rendez-vous que la dame lui avait donné, fit dire à Clairval que, s'il s'y rendait, *il lui ferait donner cent coups de bâton.* Clairval ayant donné connaissance à la belle de la menace qui lui était faite, reçut pour réponse que, s'il ne venait pas, *elle lui en ferait donner deux cents.* Clairval, effrayé, indécis sur ce qu'il avait à faire, fut trouver Caillot, lui fit part de l'aventure, et lui demanda conseil. Caillot, après avoir réfléchi quelques instans, lui dit d'un grand sang-froid : *Il n'y a pas à balancer, il faut te rendre chez la dame, il y a cent pour cent à gagner.*

Vestris, aujourd'hui premier danseur à l'Opéra, est fils naturel de Vestris et de mademoiselle Allard, d'où lui vient le surnom de *Vestr'Allard.* Il débuta dès l'âge de treize ans, le 18 septembre 1778. — On connaît l'amour-propre énergique de son père, qui ne voyait en Europe que trois grands hommes, le *roi de Prusse, Voltaire, et lui* : son fils, avec bien moins de raison, ne lui céda jamais sous ce rapport.

*

Le vendredi 16 juillet 1784, le comte de Haga (Gustave, roi de Suède) était à l'Opéra pour la dernière fois : la reine y assistait aussi. Elle voulut regaler cet illustre étranger du spectacle de la danse du jeune Vestris qu'il n'avait pas encore vu, parce que ce danseur arrivait d'Angleterre. Elle lui fit dire de danser; Vestris, doué d'une morgue insolente, répondit qu'il ne pouvait, qu'il avait mal au pied. Comme la reine était instruite que ce n'était qu'un prétexte, elle lui envoya un second message par lequel elle l'en priait. Sa prière n'eut pas plus d'effet que ses ordres. Ce danseur, qui venait de manquer à toutes les convenances, fut légèrement puni de son impertinence; il fut simplement mis à la Force pour quelques jours. — Le père Vestris ayant appris l'incartade de son fils, lui en témoigna publiquement toute son indignation. *Comment, f.... polisson,* lui dit-il, *la reine de France fait son devoir, elle te prie de danser, et tu ne fais pas le tien! Tu n'es qu'un drôle, je t'ôterai mon nom.*

Un nommé Caze, fils d'un fermier général, devint amoureux de madame Dugazon, célèbre actrice des Italiens. Pour jouir plus à son aise d'elle, il avait pré-

senté le mari chez son père. On sait que cet acteur est un grand mystificateur, même en société. Le jeune homme et lui jouaient souvent ensemble des proverbes, des petites scènes pour amuser la compagnie. Dugazon finit par se douter des motifs du bon accueil qu'il recevait dans cette famille. La jalousie s'empara de lui, et pour avoir une preuve complète de l'infidélité de sa femme, il s'introduisit un matin dans l'appartement du jeune Caze, ferma la porte, et, le pistolet sur la gorge, il le força de lui rendre les lettres et le portrait de son infidèle. Il s'en alla après cette expédition. Le jeune homme, revenu de sa frayeur, et le suivant sur l'escalier, cria : *A l'assassin, au voleur, qu'on arrête ce coquin!.....* Dugazon, sans s'effaroucher, sans précipiter ses pas, répondit avec un grand sang-froid : *A merveille! bien joué! la scène est excellente! les domestiques y seraient pris s'ils n'étaient accoutumés à nos farces.......* Avec ces propos il gagna la porte, et les valets qui les voyaient souvent jouer des proverbes ensemble, restèrent indécis et incertains si c'était la répétition d'une scène, ou non.

Madame Favart fut la première qui observa le costume, et qui osa sacrifier les agrémens de la figure à la

vérité des caractères. Dans *Bastienne*, elle mit un habit de serge tel que les villageoises le portent, une chevelure plate, une simple croix d'or, les bras nus et des sabots. Cette nouveauté déplut à quelques critiques du parterre ; mais un homme d'esprit, M. l'abbé de Voisenon, les fit taire, en disant : *Messieurs, ces sabots donneront des souliers aux comédiens.*

Dumoustier, si connu, si apprécié dans la littérature, fit jouer au théâtre Feydeau sa pièce des *Trois fils* ou l'*Héroïsme Filial.* La chute de ce drame fut des plus complète. Dumoustier, caché à la troisième galerie, assistait à la représentation de son ouvrage. — *Ah ! comme c'est mauvais !* disait à chaque instant un jeune homme placé à côté de lui ; *c'est détestable. Ah ! comme je suis fâché de n'avoir pas une clef forée ! comme je sifflerais !* — *Monsieur,* lui repond Dumoustier, *je puis vous rendre ce service ; en voici une.* — *Grand merci.* — Et le jeune homme de s'escrimer avec une ardeur fort peu divertissante pour son voisin. La pièce finie, un ami de l'auteur vient le joindre. — Ah ! mon cher Dumoustier que je suis fâché de la rigueur avec laquelle on a traité ta pièce ? — Quoi ! Monsieur,

dit le jeune homme à la clef, vous êtes Dumoustier? Ah! que d'excuses! que je suis confus! — Vous êtes trop bon : faites-moi l'amitié d'accepter demain à déjeûner chez moi. — J'irai pour réparer mes torts. Le lendemain le siffleur arrive, et reçoit un accueil qui l'encourage à revenir; la confiance s'établit, et il finit par avouer à Dumoustier qu'il a fait une comédie, sur laquelle il serait charmé d'avoir son avis. Dumoustier témoigne le désir de l'entendre. Le jeune homme lit, et quand il a terminé : Eh bien! qu'en pensez-vous, mon cher? — *Monsieur*, répond Dumoustier en souriant, *ne pourriez-vous pas me prêter une clef forée?*

Peu d'auteurs sifflés seraient capables d'une pareille modération.

En l'an 5 mourut mademoiselle Desgarcins, une des bonnes actrices du Théâtre-Français, et qui laissera encore long-temps des regrets bien vifs aux vrais amateurs de la tragédie. Cette artiste distinguée était douée d'une sensibilité exquise et d'un organe enchanteur; elle excellait dans l'art de peindre les douces souffrances de l'amour; son âme échauffait celle du spectateur le plus froid; et bien différente de ces ac-

trices qui peignent ce qu'elles n'ont jamais éprouvé, elle sentait bien mieux encore qu'elle ne pouvait peindre.

Son ardente sensibilité fut la cause de tous ses malheurs : éperduement amoureuse d'un homme auquel elle crut reconnaître des torts qu'une femme éprise pardonne difficilement, ce fut contre elle-même qu'elle tourna sa fureur ; elle se perça de trois coups de poignard qui la mirent aux portes du tombeau, et lui laissèrent une telle faiblesse de poitrine, que le moindre effort qu'elle faisait provoquait des crachemens de sang. Elle joua pourtant encore pendant quelque temps ; mais le délabrement de sa santé la contraignit de se retirer à la campagne. Une nuit, des brigands pénètrent dans sa maison, l'enchaînent, ainsi que les femmes qui la servaient, les descendent dans la cave et mettent la maison au pillage. Plus de vingt-quatre heures s'écoulèrent sans que les cris de ces infortunées attirassent aucun secours ; enfin quelques habitans d'un hameau voisin les entendirent et vinrent les délivrer. Cette terrible secousse avait achevé d'ébranler les organes déjà trop affaiblis de mademoiselle Desgarcins : sa raison s'égara, et elle mourut folle quelque temps après ce fatal événement.

Beaumarchais donna au Théâtre-Français sa pièce des *Deux Amis* : ce drame tomba presque à la première représentation. Quelque temps après cette chute il eut la maladresse de plaisanter mademoiselle Arnould sur l'abandon dans lequel le public semblait laisser l'Opéra ; on allait y donner une nouvelle pièce, et Beaumarchais lui disait : *Votre salle est très-belle, mais vous n'aurez personne à votre Zoroastre. — Pardonnez-moi*, reprit mademoiselle Arnould, *nous aurons du monde, vos* Amis *nous en enverront.*

Quelque connue que soit l'anecdote que je vais rapporter, on aimera à en connaître tous les détails.

En 1767, sur la fin de l'année dramatique, on félicitait Lekain sur le repos dont il allait jouir, sur sa gloire et sur l'argent qu'il avait gagné ; il répondit modestement : « Quant à la gloire, je ne me flatte » pas d'en avoir acquis beaucoup ; cette sorte de ré» compense nous est contestée par bien des gens. » Quant à l'argent, je n'ai pas lieu d'être aussi con» tent qu'on le croirait : nos parts n'approchent pas » de celles des Italiens, et, en nous faisant justice, » nous aurions droit de nous apprécier un peu plus. »

— *Comment, morbleu !* s'écria un chevalier de Saint-Louis qui entendait le propos, *un vil histrion n'est pas content de* 12,000 *livres de rente; et moi qui dors sur un canon et qui prodigue mon sang pour la patrie, je suis trop heureux d'obtenir* 1000 *livres de pension ! — Eh ! comptez-vous pour rien, monsieur, la liberté que vous prenez de me parler ainsi ?* reprit le bouillant *Orosmane*. Cette réponse est sublime. Cette scène se passa au foyer de la comédie.

Marie-Élisabeth Joly, excellente actrice du Théâtre-Français, et dont nous avons donné un précis de la vie dramatique dans ce recueil, née avec une vivacité charmante et la gaieté la plus franche, mais douée d'une âme tendre, ennemie des plaisirs bruyans, se concilia par ses mœurs l'estime et l'amitié des gens de bien. Elle accueillait toujours avec plaisir les hommes de lettres, elle leur donnait même d'excellens conseils. Elle fut toujours modeste dans ses plus grands succès, et avec un des talens les plus rares qui aient orné la scène française. On a publié un petit recueil d'épîtres et de romances qu'elle composa pour son mari : toutes por-

tent l'empreinte d'une âme vertueuse et d'un cœur sensible.

Ce fut elle qui en 1788 alla en pèlerinage à Ermenonville, et déposa sur la tombe de J. J. Rousseau la première couronne qui y ait été mise. Cette couronne était en bronze avec cette inscription :

OFFERTE, EN 1788, AUX MANES DE J.-J. ROUSSEAU, PAR MARIE JOLY, ÉPOUSE ET MÈRE.

Elle avait deux filles : l'une d'elles lui ressemblait à s'y méprendre, et annonçait beaucoup de talens. Elles débutèrent toutes deux sur le Théâtre-Français, et l'intérêt que cette tendre mère mit à leurs débuts affecta beaucoup trop son âme sensible. Elle s'oubliait elle-même sur la scène pour s'identifier avec ses enfans ; elle suivait leur diction avec une chaleur si vive qu'elle fut, pour ainsi dire, prête à succomber sous le poids de la crainte, de la joie et de l'amour maternel. Ce choc et les nouveaux efforts qu'elle fit concoururent sans doute à atténuer ses forces, et la conduisirent au tombeau sans avoir eu la satisfaction de voir le sort de ses enfans fixé. On ignore ce qu'elles sont devenues.

Voici les dernières volontés de cette femme respectable : « Que ma dépouille soit portée sur cette monta-

» gne solitaire, dans cette campagne qui fut si chère » à mon cœur ». Son corps fut transporté et inhumé, selon son désir, sur une montagne appelée la *Roche-Saint-Quentin*, à deux lieues de Falaise, et à laquelle les habitans ont depuis donné le nom de *Mont-Joly*.

Plusieurs poëtes s'empressèrent de répandre des fleurs sur sa tombe. Nous croyons devoir citer ceux de Lebrun ; ils sont gravés sur l'urne sépulcrale.

Eteinte dans sa fleur, cette actrice accomplie,
Pour la première fois a fait pleurer Thalie.

Dugazon semblait s'être fait une joyeuse tâche de mystifier Désessarts. Lorsque la ménagerie du roi perdit l'unique éléphant qu'elle possédât, Dugazon alla prier Désessarts de venir avec lui chez le ministre pour y jouer un petit proverbe dans lequel il avait besoin d'un compère intelligent. Le bon Désessarts y consent, et s'informe du costume qu'il doit prendre. — Mets-toi en grand deuil, lui dit Dugazon : tu es censé représenter un héritier. Voilà Désessarts en habit noir complet avec crêpes et pleureuses, etc. ; on arrive chez le ministre. Monseigneur, dit le malin Dugazon, la Comédie-Française a été on ne peut plus

sensible à la mort du bel éléphant qui faisait l'ornement de la ménagerie du roi; et si quelque chose pouvait la consoler, c'est de fournir à sa majesté l'occasion de reconnaître les longs services de notre camarade Désessarts; en un mot, je viens au nom de la Comédie-Française vous demander pour lui la survivance de l'éléphant. Qu'on se figure les éclats de rire des auditeurs et l'embarras du pauvre Désessarts! Il sort furieux, et le lendemain appelle Dugazon en duel. Arrivés au bois de Boulogne, les deux champions mettent l'épée à la main. — Mon ami, lui dit Dugazon, j'éprouve vraiment un scrupule de me mesurer avec toi; tu me présentes une surface énorme, j'ai trop d'avantage : laisse-moi égaliser la partie. — A ces mots, il tire de sa poche un morceau de blanc d'Espagne, et trace un rond sur le ventre de Désessarts. — Ecoute, ajoute-t-il, tout ce qui sera hors du rond ne comptera pas. — Le moyen de se battre après de semblables plaisanteries! Ce duel vraiment bouffon fut terminé par un ample déjeûner.

On faisait un jour des reproches à mademoiselle Gaussin, célèbre actrice des Français, de ce qu'elle

accordait indistinctement ses faveurs à tout le monde. *Que voulez-vous ?* répondit-elle, *cela me coûte si peu, et cela leur fait tant de plaisir !*

En 1766, à une représentation de l'*Avare* de Molière, Bonneval qui faisait ce rôle y montra une présence d'esprit dont on doit conserver l'anecdote. Acte 3, scène 7, après le troisième couplet, où *Cléanthe* insinue d'une manière équivoque son regret que *Marianne* devienne sa belle-mère au lieu de sa femme, *Harpagon* témoigne sa surprise du compliment, et *Marianne* répond à son tour : ...... Mademoiselle d'Oligny, qui était chargée de ce rôle, étant restée court, et le souffleur n'y étant pas, Bonneval, sans se déconcerter, reprit sur-le-champ la parole au moment où les trois acteurs paraissaient stupéfaits, et surtout *Marianne*. — *Elle ne répond rien*, dit-il : *oh ! elle a grandement raison, à sot compliment point de réponse.* Tout le public connaisseur sentit la finesse de l'à-propos, et l'intelligence de l'acteur fut applaudie à plusieurs reprises.

Un officier passant par Lyon, où l'on jouait *Alcibiade*, indigné au quatrième acte de la manière cruelle dont l'actrice qui jouait *Palméo* traitait un héros si passionné et si intéressant, se leva de sa place, et par un enthousiasme de bonté d'âme, dit tout haut à l'acteur rebuté : *Eh! que diable! donne-lui quatre louis, comme j'ai fait tantôt, et tu en viendras à bout sur ma parole.*

Brueys, auteur du *Grondeur*, disait que Baron et la Champmeslé avaient fait passer plus de mauvaises pièces que tous les faux monnoyeurs du royaume.

Danchet fut un jour consulté par un jeune poëte sur une petite pièce qui commençait ainsi :

Maison qui renfermez mon aimable maîtresse....

Danchet interrompit le poëte, et lui dit : Le mot de *maison* est bas, mettez *palais*. L'auteur recommença son vers de la même façon. Je vous ai déjà dit, reprit Danchet, de mettre *palais*. — « Eh! monsieur, ré- » pliqua le jeune homme, vous voulez que je mette » *palais*, tandis qu'elle est à l'hôpital » ?

Un premier acteur de l'Opéra étant tombé malade au moment d'une nouvelle représentation, on choisit pour le remplacer un acteur subalterne. Celui-ci chanta et fut sifflé; mais, sans se déconcerter, il regarda fixement le parterre et lui dit : *Je ne vous conçois pas, Messieurs; croyez-vous que pour six cents livres que je reçois par année j'irai vous donner une voix de mille écus ?* Le public oublia le peu de talens de l'acteur, et l'applaudit pendant tout le reste de son rôle.

~~~~~~~~~~~~~~~~~

Mademoiselle Arnould étant venue à une des représentations de *Guillaume Tell*, tragédie de Lemierre, et n'y voyant presque personne, dit à quelqu'un qui l'accompagnait : « *On dit ordinairement point d'argent* » *point de Suisse; mais ici, il y a plus de Suisses que* » *d'argent.* »

~~~~~~~~~~~~~~~~~

Dufresne, ce célèbre acteur de la Comédie-Française, qui servit de modèle au *Glorieux* de Destouches, jouant dans une tragédie d'un ton de voix trop faible, un des spectateurs cria : *Plus haut.* L'acteur répondit avec fierté : *Et vous plus bas.* Le parterre indigné répartit par

des huées qui firent cesser le spectacle. La police prit connaissance de cette affaire, et Dufresne fut obligé de faire des excuses au public. Cet acteur obéissant à regret à ce jugement, et s'avançant sur le bord du théâtre, commença ainsi sa harangue. — *Messieurs, je n'ai jamais mieux senti la bassesse de mon état que par la démarche que je fais aujourd'hui.* Le public l'interrompit par ses applaudissemens, et mit fin à cet acte d'humiliation.

En juillet 1781, tous les sujets de l'Opéra reçurent défense de sortir de Paris sans congé. Un plaisant composa le quatrain suivant :

Passe que les Acteurs ne puissent s'absenter !
On peut avoir soudain besoin de leurs services :
Mais que deviendront les Actrices ?
On leur défend de s'écarter.

Un homme à argent, bref un certain banquier, sot personnage, ayant obtenu à prix d'or les faveurs de mademoiselle Adeline, danseuse de l'Opéra, était un jour

dans une société où se trouvait mademoiselle Arnould ; notre Midas se vantait de ses conquêtes, de ses bonnes fortunes. Il parla de mademoiselle Adeline ; et voulant faire le bel esprit, il dit bêtement que la belle l'avait l'autre jour *logé bien au large.* — *Cela est vrai*, reprit mademoiselle Arnould, qui voulut venger sa camarade ; *elle m'en a parlé, et m'a dit qu'elle ne pensait pas que vous eussiez un si petit train.*

Une femme de celles qui emploient leur temps aux dépens de leur honneur, se plaignait devant mademoiselle Arnould de ce qu'on l'appelait CATIN.... *Que veux-tu, ma chère?* lui répondit l'actrice, *il faut se consoler de tout; les gens aujourd'hui sont si grossiers qu'ils appellent les choses par leurs noms.*

Une très-jolie femme, mais peu spirituelle, et par conséquent fort ennuyeuse, se plaignait à mademoiselle Arnould d'être obsédée et tourmentée par la foule de ses amans. — *Eh! ma chère*, s'écria en souriant notre actrice, *il vous est bien facile de les éloigner; vous n'avez qu'à parler.*

Mademoiselle Arnould avait pour amant le prince de Soubise, qui, de son naturel fort inconstant, lui faisait beaucoup d'infidélités. Notre belle, qui n'était jamais en reste avec personne, s'en vengeait avec un jeune chevalier de Malte. Le prince les surprend tous deux au lit. — Que faites-vous-là, monsieur? dit-il au chevalier. — *Le métier d'un vrai chevalier de Malte*, répond mademoiselle Arnould, sans se déconcerter; *il fait la guerre aux Infidèles*.

Madame Vestris se rendit un jour chez Voltaire, alors âgé de 80 ans, pour voir s'il avait fini le rôle qu'il lui avait promis de retoucher, et lui demanda s'il avait tenu sa promesse. — *Oui, madame*, répondit-il; *j'ai travaillé* POUR VOUS *toute la nuit, comme un jeune homme de* 20 *ans*. — *Cela est bien possible*, dit-elle, *mais ce n'est qu'en* RATURES.

Une certaine duchesse fort galante, qui ne refusait rien à ses plaisirs, s'était prise un jour de caprice pour l'acteur Baron. Ne pouvant résister à la violence de son amour, elle partagea son lit avec lui. La chambre à

coucher était décorée des portraits de ses aïeux. — *Que penseraient mes ancêtres*, dit-elle au moment de la jouissance, *s'ils me voyaient couchée avec un comédien ? Ce qu'ils penseraient ?* reprit Baron piqué, *ils penseraient que vous êtes une* CATIN, *et ils auraient raison.*

Le même Baron, acteur des Français, partageait souvent la couche nuptiale d'une des premières dames de la cour. — Un soir qu'il n'était pas attendu, il entre chez elle au moment où elle avait un cercle nombreux, composé de grands seigneurs. — *Que vient faire ici Baron ?* dit-elle d'un ton insolent. — *De grâce, madame, ne vous dérangez pas ; je viens chercher mon bonnet de nuit, je couche ce soir en ville.*

Mademoiselle Arnould apprenant que mademoiselle Dubèque, femme extrêmement galante, venait de vendre, par suite d'inconduite, son lit, s'écria : *Comment son lit ! cela n'est pas possible........ Elle abandonne donc le métier, puisqu'elle vend son fonds ?*

Un comédien venait de débuter sur le Théâtre-Français par les rôles de valet; on demandait à Préville ce qu'il en pensait. — *Il est vraiment comique*, répondit-il, *plaisanterie à part.*

Mademoiselle Durancy, actrice de l'Opéra, avait une voix rauque et le cri poissard : un jour qu'elle jouait *Clytemnestre* dans *Iphigénie*, elle fut sifflée. — *C'est bien étonnant*, s'écria mademoiselle Arnould, *car elle a la voix du peuple.*

Lorsqu'on donna aux Français le *Souper*, mauvaise petite pièce en un acte de Fréron, cet auteur, qui avait fait distribuer des billets *gratis* à certains *battoirs*, se trouva placé auprès d'un homme qui applaudissait à tout rompre, et qui en même temps criait : *Ah ! que c'est mauvais !* Fréron, surpris de ce procédé bizarre, lui demanda pourquoi il disait que la comédie était mauvaise dans le temps même qu'il applaudissait. — *On m'a donné*, répliqua l'habitant du parterre, *un billet pour applaudir; je l'ai promis, et je tiens parole : mais*

je suis honnête homme; c'est pourquoi, tout en battant des mains, je dis que la pièce ne vaut rien.

La Maupin était actrice de l'Opéra, elle mourut sur la fin de l'année 1707, à l'âge de 33 ans. Elle faisait les délices de son théâtre par son jeu, l'étendue et la justesse de sa voix qui était la plus belle qu'on eût entendue jusqu'alors. Cette fille singulière donna plusieurs preuves d'une grande bravoure. Élevée au milieu des exercices d'une académie, elle avait un goût décidé pour les armes, et jamais la peur n'eut d'empire sur elle : elle s'habillait souvent en homme pour se divertir ou se venger. Un acteur, nommé Duménil, l'ayant un jour insultée, elle l'attendit le soir, vêtue en cavalier, dans la place des Victoires, et voulut lui faire mettre l'épée à la main : sur son refus, elle lui donna des coups de canne et lui prit sa montre et sa tabatière. Duménil, qui n'avait pas reconnu la Maupin, s'avisa le lendemain de conter son aventure à l'Opéra; mais, comme on pense bien, tout autrement qu'elle n'était : il se vantait de s'être défendu contre trois voleurs qui, à l'improviste, étaient tombés sur lui, et qui, malgré sa

résistance, avaient emporté sa montre et sa tabatière. —*Tu as menti*, lui dit la Maupin qui l'écoutait; *tu n'es qu'un lâche et un poltron : tu n'as pas été attaqué par plusieurs personnes, c'est moi seule qui ai fait le coup : et pour preuve de ce que je dis, voici ta montre et ta tabatière que je te rends.* Duménil, honteux de l'apostrophe, n'eut rien de plus pressé que de se retirer sans rien dire.

Molière aimait Baron plus que souvent un père n'aime son fils. Cet acteur vint un jour lui annoncer qu'un comédien de campagne, que la pauvreté empêchait de paraître, sollicitait quelques légers secours pour aller joindre sa troupe. — Comment le connaissez-vous, dit Molière ? — Il a été mon camarade avant que je fusse à vous. — En ce cas, combien croyez-vous que je doive lui donner ? — Mais..... quatre pistoles. — Voilà, dit Molière, quatre pistoles pour moi qui ne le connais pas, et en voilà vingt de plus que je crois que vous devez lui donner comme à votre camarade.

Quand Molière mourut, plusieurs poëtes lui firent des épitaphes : un d'entre eux alla maladroitement en présenter une de sa façon au prince de Condé qui avait toujours beaucoup aimé Molière. — *Ah ! plût à Dieu, monsieur*, lui dit durement le prince, *que ce fût Molière qui me présentât la vôtre.*

FIN DES ANECDOTES DRAMATIQUES.

TABLE.

Fin de la Table.

xi, [1], 102, [2] pp. + 29 plates

Index restored (airy flaw)


Dne 77